HAL open science

“ Avoir Salinas en sa bibliothèque ” : un vecteur d’érudition musicale dans la République des Lettres.

Nicolas Andlauer

To cite this version:

Nicolas Andlauer. “ Avoir Salinas en sa bibliothèque ” : un vecteur d’érudition musicale dans la République des Lettres.. Colloque international “ Transmettre la musique ” 2020, IReMus; Bibliothèque Sainte-Geneviève; Bibliothèque Nationale de France, Oct 2020, Paris, France. hal-03526227v2

HAL Id: hal-03526227

https://hal.science/hal-03526227v2

Submitted on 3 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Avoir Salinas en sa bibliothèque » : un vecteur d'érudition musicale dans la République des Lettres

Nicolas Andlauer. Chercheur associé. Centre d'Études Supérieures de la Renaissance (Université de Tours – CNRS)

(Pré-publication, Actes du colloque international « Transmettre la musique », Paris, BNF/Iremus, octobre 2020)

La continuité de transmission dont a bénéficié le traité de théorie musicale *De Musica libri septem* de Francisco de Salinas (1513-1590) au cours du siècle et demi qui suivit sa publication en 1577 permet de relier les préoccupations des hommes des Lumières à celles d'un humaniste renaissant. Cette continuité s'explique par les modalités mêmes de cette transmission, qui s'appuyait sur un réseau, la « République des Lettres » transcendant à la fois les frontières et les générations.

En décrivant la circulation du savoir encyclopédique à l'âge classique, René Pintard, Marc Fumaroli et Françoise Waquet (pour ne citer que les principaux spécialistes francophones de ce phénomène) ont montré comment les activités des académies du XVIIe siècle français prenaient leur source chez les humanistes européens du siècle précédent, en vertu de la forte continuité temporelle et spatiale des procédures de transmission et de discussion des contenus savants, et grâce à la cohésion sociale de la communauté scientifique, toute spirituelle, qui les mit en œuvre[1]. La « République des Lettres » (la *Respublica litteraria* promue par Erasme de Rotterdam et Aldo Manuzio depuis la fin du XVe siècle, et dont l'initiative originelle remonte à Pétrarque) a ainsi traversé les XVIe et XVIIe siècles sous la forme d'une « démocratie égalitariste moderne, dont le corps électoral se résume aux seuls contemporains vivants[2] », mais qui sélectionne ses figures tutélaires au titre de *viri eruditissimi* ou *doctissimi*, et qui sauvegarde et donne accès à leurs ouvrages dans des bibliothèques constituées à cet effet.

Les fonds de ces bibliothèques privées ayant été progressivement intégrés aux collections publiques françaises et européennes actuelles, il est possible de retracer les principaux canaux de transmission empruntés au cours du XVIIe siècle par les nombreux travaux d'érudition de l'humanisme renaissant. Marc Fumaroli a bien montré comment l'élection des « bons auteurs » aux dépens des mauvais, représentait l'un des principaux « mécanismes de précaution des humanistes à l'égard de l'imprimé[3] », dans l'intention de préserver l'intégrité de la démarche philologique et scientifique. L'« autorité » était ainsi la conséquence d'une bibliophilie sélective qui s'exerçait au sein de bibliothèques organisées en réseaux par une série d'outils de catalogage et de renvoi. Or, la théorie musicale, en tant que branche distincte de la musique notée (classée à part), n'échappait pas à ces processus. Selon les mots du compositeur Eustache Du Caurroy, dans l'épître dédicatoire au roi Henri IV précédant ses *Preces Ecclesiasticae* de 1609, la musique comme science « faisant partie des mathématiques, démonstrative et très-certaine » devait nourrir le loisir lettré de la classe la plus instruite à travers « la lecture des bons autheurs & pratique des antiens[4] [*sic*] ». Les catalogues permettent ainsi d'apprécier le degré de spécialisation des possesseurs en termes de théorie musicale, classée le plus souvent à la rubrique des « *Mathematica* ».

---

[1] Voir en particulier René Pintard, *Le libertinage érudit en France dans la première moitié du XVIIe siècle* [1943], Paris, Boivin, 1983 ; Françoise Waquet, « Qu'est-ce que la République des Lettres ? Essai de sémantique historique », *Bibliothèque de l'École des chartes*, 147 (1989), p. 473-502 ; et Marc Fumaroli, *La République des Lettres*, Paris, Gallimard, 2015. Sur la genèse du mouvement académique en France de la fin du XVIe siècle jusqu'à Mersenne, voir Frances A. Yates, [*The French Academies of the Sixteenth Century*, Londres, Warburg Institute, University of London, 1947], *Les Académies en France au XVIe siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996.

[2] M. Fumaroli, *La République des Lettres*, *op. cit.*, p. 376.

[3] *Id.*, p. 19.

[4] Eustache du Caurroy, *Preces Ecclesiasticae ad numeros musices redactae*, Paris, Ballard, 1609, épître dédicatoire « Au Roy », n. p.

La place de la théorie musicale dans ces dynamiques de transmission n'est donc pas à négliger, et certains ouvrages devaient être considérés comme des vecteurs privilégiés par cette communauté sélective. C'est manifestement le cas du *De Musica libri septem*, ouvrage publié en 1577 à Salamanque par Francisco de Salinas[5], dont je rappellerai brièvement en préambule la carrière en tant que membre à part entière de cette république idéale qui se construit de son vivant, ainsi que l'attente que suscitaient ses travaux dans la France des derniers Valois et des premiers Bourbons. Puis, en repérant à quel moment le nom de Salinas se transforme en autorité dans les cabinets et les cénacles de Paris et des provinces françaises, et comment son ouvrage principal est acquis, conservé, légué, je proposerai une réévaluation de la place des exemplaires du *De Musica* dans les collections françaises, anglaises et néerlandaises, l'histoire de la réception du traité rejoignant celle de la constitution des fonds. Ce tableau nécessairement partiel de la réception du *De Musica* est le fruit d'un recollement des informations recueillies à la fois, sur les exemplaires (ex-libris, ex-legato, chiffre en couverture), dans les catalogues historiques des bibliothèques concernées (De Thou, Condé, minimes de Paris et de Toulouse, Sainte-Geneviève), ainsi que dans certains catalogues de vente publiés (Fleutelot, du Poirier, Colbert, Huygens, Emtinck, vente de la Haye en 1764), autant de documents qui seront présentés au fil du propos qui suit. Mais cette histoire n'est pas non plus dissociable des procédures de sélection, de lecture et de vérification scientifique auxquelles se soumet le contenu du *De Musica*, lu, annoté, assimilé et critiqué au même titre que l'ensemble du corpus savant légué par les collectionneurs à la communauté. Il s'agira donc, simultanément, de montrer comment la transmission de ce contenu était assurée dans ces milieux, en prenant en compte la dimension matérielle des procédés de classement, de conservation, de lecture et d'annotation des ouvrages.

Le *De Musica* de Salinas : projection éditoriale européenne et première réception française

Francisco de Salinas (1513-1577), citoyen de la République des Lettres

> La *Respublica litteraria* est […] un système de critique des travaux savants et donc le lieu d'une évaluation permanente des valeurs intellectuelles. Par tradition humaniste, mais aussi pour étendre à toute l'Europe la participation à ce débat, le latin en est la langue naturelle[6].

En prenant part aux débats intellectuels de son temps, et ce dès ses études à Salamanque et jusqu'à ses années de carrière dans la même université, soit entre 1567 et 1587, Francisco de Salinas, qui malgré sa cécité fut tout à la fois organiste, professeur de musique et de comput ecclésiastique, mathématicien et poète, fut un citoyen à part entière de la *Respublica litteraria*[7]. Les méthodes philologiques et critiques dont il hérite (dans le sillage des maîtres de la génération précédente, comme Erasme ou Nebrija), mises en pratique sur des manuscrits grecs de théorie musicale au cours de son séjour de vingt ans en Italie (1538-1557)[8] ; ses relations amicales et épistolaires avec les poètes napolitains Antonio Minturno et

[5] Francisco de Salinas, *De musica libri septem, in quibus eius doctrinae veritas tam quae ad harmoniam, quam quae ad rhythmum pertinet, iuxta sensus ac rationis iudicium ostenditur, & demonstratur*, Salamanque, Mathias Gastius, 1577 (désigné dans la suite de ce texte sous le titre *De Musica*). Éditions *fac-simile* : Macario Santiago Kastner, Kassel, Bärenreiter, 1948 ; et Amaya Sara García Pérez et Bernardo García-Bernalt Alonso, Salamanque, Ediciones Universidad de Salamanca, 2013. Traduction espagnole par Ismael Fernández de la Cuesta, *Siete libros sobre la música*, Madrid, Alpuerto, 1983.

[6] Antoine Coron, « "*Ut prosint aliis*" : Jacques-Auguste de Thou et sa bibliothèque », dans Claude Jolly (dir.), *Histoire des bibliothèques françaises. II. Les bibliothèques sous l'Ancien Régime, 1530-1789*, Paris, Promodis-Cercle de la Librairie, 1989, 4 vol., t. II, p. 100-125, ici p. 110.

[7] Pour une révision de l'activité de Salinas prenant en compte son inscription dans la République européenne des Lettres, voir Nicolas Andlauer, « Más vigilante que Argos: Francisco de Salinas en su siglo (1577-1590) », *Revista de Musicología*, vol. 44, n°1 (2021), p. 65-105.

[8] Sur cette période italienne et ses sources, voir : Paloma Otaola González, « Años romanos en la formación teórico-musical de Francisco Salinas », dans Javier Gómez-Montero et Folke Gernert (éd.), *Nápoles-Roma 1504.*

Berardino Rota, avec l'hébraïste andalou Benito Arias Montano, le frère augustin Luis de León, ou l'helléniste hollandais Andreas Schott ; ses recherches enfin, publiées ou non, et couvrant tous les champs du savoir : toute son action montre un engagement infaillible dans la communauté transnationale des « hommes de lettres », c'est-à-dire des hommes de science de la Renaissance.

Plusieurs sources viennent conforter l'image d'un Salinas polyglotte féru d'échanges savants. D'après l'auteur anonyme de la toute première hagiographie qui lui est consacrée, une notice manuscrite en espagnol conservée dans les papiers Dupuy de la Bibliothèque nationale de France, Salinas connaissait non seulement les langues grecque, latine et italienne, mais aussi flamande et française, et il était en sa conversation un interlocuteur « plaisant et joyeux » qui « traitait toujours de bonnes lettres[9] ». Son ami Enrique Cock, hollandais en exil à Salamanque dans les années 1583-1584, disait aussi se délecter de sa conversation[10]. D'autres proches contemporains de Salinas contribuent par leurs écrits, de son vivant déjà, à publier la teneur des conversations auxquelles le savant espagnol prêtait sa voix, et dont l'exercice était au centre de la sociabilité des cercles scientifiques : elles portaient aussi bien sur la validité des versions latines de la Bible[11], que sur le calcul du calendrier lunaire en fonction du nombre d'or[12] ou sur l'établissement des peines juridiques suivant la proportion harmonique, ses livres de musique offrant à ces dernières recherches un modèle épistémologique très attendu « *in Academiis Hispaniae* », selon les termes du jurisconsulte Eduardo Caldeira[14].

De Salinas lui-même, un seul ouvrage sera publié de son vivant, un in-folio de plus de quatre cent pages, rédigé en latin, consacré à la science de la musique, riche de multiples diagrammes et d'exemples musicaux, et présentant pour principale singularité sa division en deux grandes sections, consacrées respectivement à l'Harmonique (livres I à IV) et à la Rythmique (livres V à VII), les questions concernant cette seconde branche, traitées par Salinas d'après le modèle métrique d'Augustin, n'ayant jamais reçu un tel développement dans un traité musical moderne. Les sept livres, initialement promis à une édition anversoise chez Christophe Plantin[15], mais finalement mis sous presse à Salamanque et publiés en 1577 par Matias Gast, sont précédés d'une préface où l'auteur s'adresse directement à ses pairs, énumérant les nations « réparti[e]s sur tout le globe [qui] s'efforcent de contenir [la] ruine certaine des bonnes sciences », et ajoutant que la science musicale trouve ses meilleurs promoteurs « parmi les Italiens et les Français »[16]. Si en effet Salinas eut tôt, en vertu des liens forgés depuis son arrivée à Rome

---

Cultura y literatura española y portuguesa en Italia en el quinto centenario de la muerte de Isabel la Católica, Salamanque, Ediciones Universidad de Salamanca, 2005, p. 269-288 ; Amaya Sara García Pérez, « Roma como centro de la *Musica theorica*: Francisco Salinas », dans Markus Engelhardt (éd.), *Musikstadt Rom: Geschichte, Forschung, Perspektiven*, Kassel, Bärenreiter, 2011, p. 103-121.

[9] « *Tuvo conocimiento de las lenguas Griega, Latina, Italiana, Flamenca y Francesa […]. Su manera de viuir fue tratando siempre de letras […]. En la conuersacion era placentero y alegre* » (*Clarorum virorum elogia*, Paris, Bibliothèque nationale de France, ms. Dupuy 348, f. 152r-152v).

[10] « *Mag[iste]r Salinas, musicorum nostrorum princes […], quem ego hic tanquam senem et amicum veneror eius me conuersatione quam saepissime oblectans* » (lettre de Enrique Cock à Bladuin Blondeau du 4 octobre 1584, dans Enrique Cock, *Epistolario*, éd. Antonio Sánchez González, Madrid, Alcañiz, 2014, 2 vol., t. II, p. 41).

[11] Baldomero Macías Rosendo (éd.), *La Biblia políglota de Amberes en la correspondencia de Benito Arias Montano (Ms Estoc. A 902)*, Huelva, Universidad de Huelva, 1998, p. 328-329 et 363-364. Ce corpus épistolaire a été analysé par Juan Francisco Domínguez Domínguez, « Biblia y humanismo: León de Castro y Juan del Caño », *Helmantica: Revista de filología clásica y hebrea*, 66/196 (2015), p. 203-253.

[12] Ambrosio Morales, *Los cinco libros postreros de la Crónica General de España*, Cordoue, Gabriel Ramos Bejarano, 1586, f. 172v.

[14] Eduardo (Eduardus, Duarte) Caldeira (Caldera), *Variarum lectionum libri quatuor, optimis quibusque vtriusque iuris studiosis ad modum vtiles*, Vallisoleti, héritiers de Bernardini, 1595, f. 96r-96v.

[15] Salinas avait en effet confié le soin de cette édition à Arias Montano et Christophe Plantin, en juillet 1574, « *porque allá se imprimieran mejor que acá. Y creo fueran bien recibidos* » (lettre du 13 juillet 1574, dans *La Biblia políglota de Amberes…*, *op. cit.*, p. 329). Les conséquences des accusations d'hérésie portées contre Arias Montano par León de Castro, confrère de Salinas à l'Université de Salamanque, en décidèrent autrement.

[16] « *Longe enim praestat gaudere, quod dudum non Romani modo, et Itali, sed Hispani, Germani, Galli, et Britani illi toto orbe diuisi hanc tantam bonarum artium ruinam certatim fulcire contendunt. […] Fatemur autem apud*

en 1538, ses relais sur le sol italien (à commencer par son contemporain Gioseffo Zarlino, suivi par Giovanni Artusi, Pietro Cerone et Giovanni Battista Doni), l'accueil offert par les savants français et néerlandais au *De Musica* dans les décennies qui suivent sa publication — un accueil fortement préparé et espéré par son auteur — demande à être réévalué[17].

Une reconnaissance française précoce et durable

À cette diffusion des idées de Salinas dans la République européenne des Lettres, il faut donc à présent ajouter l'attente que suscitaient ses travaux et l'intensité de leur réception chez les élites françaises, tant parisiennes que provinciales. Celles-ci leur offraient un terrain d'accueil particulièrement favorable, d'abord parce que les préoccupations des intellectuels convergeaient avec les thèmes du *De Musica*, mais aussi parce que cet accueil contribuait à la réalisation d'un mythe vivace, celui de la *translatio studii ad Francos*, le « déplacement des études vers la France[18] ». À sa modeste échelle, la diffusion française du *De Musica* témoignait autant du rayonnement du modèle intellectuel et artistique de l'Espagne sous Philippe II, qu'elle participait au basculement de l'hégémonie culturelle en direction du royaume de France, basculement qui serait effectif au dernier tiers du XVIIe siècle.

Il faut noter tout d'abord que l'accueil réservé au *De Musica* par la branche française de la République des Lettres fut concomitant avec l'élection de son auteur au rang des « hommes illustres ». Alors que la première *vita* officiellement dédiée à Salinas, due à l'un de ses amis déjà mentionnés, Andreas Schott (1552-1629), ne fut publiée qu'en 1608 à Anvers[19], on peut constater que la notice biographique en espagnol précédemment citée fut employée dès 1606 par le bibliothécaire du roi Henri IV, l'historien et diplomate Jacques-Auguste de Thou (1553-1617), pour rédiger son propre éloge du professeur de Salamanque, éloge inséré dans sa monumentale *Historia sui temporis*[20]. Ce courrier d'un correspondant espagnol non identifié, et dont De Thou reprend la teneur, lui fut transmis à sa demande depuis Rome,

---

Italos et Gallos non solum, qui caeterarum bonarum artium, sed huius etiam disciplinae ruinam fulcire contendant, aliquos reperiri. » (F. de Salinas, *De Musica…*, *op. cit.*, f. 5v-6r).

[17] La question de l'influence des théories de Salinas sur la réflexion musicale scientifique au XVIIe siècle, et en particulier en France autour de René Descartes et de Marin Mersenne, a intéressé notamment depuis 1990 les travaux suivants : Frédéric de Buzon, « Fonctions de la mémoire dans les traités théoriques au XVIIe siècle », *Revue de Musicologie*, vol. 76, n° 2 (1990), p. 163-172 ; Paloma Otaola González, *El humanismo musical en Francisco Salinas*, Pampelune, Newbook Ediciones, 1997 ; Amaya Sara García Pérez, *El Número Sonoro. La matemática en las teorías armonías de Salinas y Zarlino*, Salamanque, Caja Duero, 2003 ; Amaya Sara García Pérez, « Francisco Salinas y la teoría musical renacentista », dans A. S. García Pérez et B. García-Bernalt Alonso (éd.), *Francisco de Salinas: De Musica libri septem*, *op. cit.*, p. 45-92 ; Natacha Fabbri, *De l'utilité de l'harmonie. Filosofia, scienza e musica in Mersenne, Descartes e Galileo*, Pise, Edizioni della Normale, 2008 ; Matthew S. Royal, « Tradition and Innovation in Sixteenth-Century Rhythmic Theory: Francisco Salinas's *De Musica Libri Septem* », *Music Theory Spectrum*, vol. 34, n° 2 (2012), p. 26-47 ; Nicolas Andlauer, *La théorie rythmique de Francisco Salinas (De Musica, 1577) et sa réception française jusqu'en 1640*, thèse de doctorat, Université de Toulouse II-Jean Jaurès, 2018.

[18] Sur ce thème, voir M. Fumaroli, *La République des Lettres*, *op. cit.*, p. 218.

[19] Andreas Schott, *Hispaniae Biblioteca seu de Academiis ac bibliotecis. Item elogia et nomenclator clarorum Hispaniae scriptorum, qui Latine disciplinas omnes illustrarunt*, Francfort, Claude de Marne et Johann Aubry, 1608, 3 vol., t. III, p. 568-569. La correspondance entre les humanistes hollandais Enrique Cock et Andreas Schott, tous deux résidents en terre espagnole, renseigne leur amitié commune avec Francisco de Salinas dans les années 1583-1584 (voir E. Cock, *Epistolario*, *op. cit.*, *passim*).

[20] Cet ouvrage ne devait être publié dans sa totalité qu'en 1620, de façon posthume. Jacques-Auguste de Thou, *Historiarum sui temporis, ab anno Domini 1543 usque ad annum 1607, libri CXXXVIII*, Genève, de la Rovière, 1620, 4 vol., t. V, p. 104. Figure centrale de la République des Lettres, De Thou avait pris la direction de la bibliothèque royale depuis la mort de Jacques Amyot en 1593. Voir Antoine Coron, « "*Ut prosint aliis*"… », art. cit., p. 110 ; et du même auteur, « Thou, Jacques-Auguste de », dans Pascal Fouché, Daniel Péchoin et Philippe Schuwer (dir.), *Dictionnaire encyclopédique du livre*, Paris, Cercle de la Librairie, 2011, p. 837-839. Les étapes de la rédaction de l'*Historia* de De Thou ont été reconstituées par Samuel Kinser, *The Works of Jacques-Auguste de Thou*, La Haye, M. Nijhoff, 1966, p. 81.

en juin 1606, par son neveu Christophe Dupuy, alors au service du cardinal Du Perron[21]. Il fut ensuite recueilli en 1628 par Pierre Dupuy (1585-1651), frère du précédent et légataire de De Thou, et classé au titre des *Clarorum virorum elogia*, que conserve encore la Bibliothèque nationale de France. Il s'agit d'une liasse de missives en diverses langues, destinées à servir à ce type de publications encomiastiques tant prisées des érudits dont le *Grand Dictionnaire Historique* de Louis Moreri serait, en 1674, l'un des principaux aboutissements[22]. Il est significatif que ne figurent dans ces papiers qu'un seul autre nom de musicien, celui de Gioseffo Zarlino, et que cette notice consacrée à Salinas soit la plus conséquente des deux. ~~Il est vrai que ; mais de son vivant déjà,~~ L'échange épistolaire entre De Thou et Christophe Dupuy ne témoignant pas encore d'une connaissance direct du *De Musica*, c'est sans doute entre 1606 et 1617 que De Thou fit l'acquisition de ~~avait mis le *De Musica* à disposition de ses amis lecteurs, en sa propre bibliothèque, qui abritait un~~ l'exemplaire relié à son chiffre, aujourd'hui conservé à l'Arsenal (ill. 1 à 3)[23]. La captation française de l'information concernant Salinas participait ainsi à l'accession précoce de l'espagnol défunt au Parnasse des humanistes.

Avant et pendant la construction de ces éloges, des exemplaires du traité furent précocement acquis en France, tant dans les provinces (à Toulouse, Angoulême, Tours ou Dijon) qu'à Paris, dessinant une réception au moins aussi intense chez les érudits français que dans les cercles hollandais, qui eux étaient en lien direct avec Salinas dès avant la parution du traité. On relève en effet que sur les seize exemplaires dont il sera question ici, qu'ils soient attestés dans des sources primaires, ou soient effectivement recensés dans les bibliothèques françaises (sans oublier certains volumes de primo-possesseurs français acquis par des bibliothèques étrangères, comme Oxford), les éditions de 1577 sont nettement majoritaires par rapport à la réédition posthume de 1592 (simple remise sur le marché du stock restant[26]), qui ne concerne que les volumes de la bibliothèque de Colbert et de celle de Montpellier. Ce taux fournit déjà l'indice d'une réception globalement rapide, mais aussi très étendue dans le siècle. Les sept exemplaires des bibliothèques parisiennes (dont six sont signalés par le RISM[27]) sont en grande majorité

[21] Le courrier échangé à cette occasion entre le président De Thou et son neveu se trouve réparti dans deux publications séparées : les lettres de De Thou sont incluses dans le dernier volume de l'édition londonienne de son *Historia* (*Sylloge scriptorum varii generis et argumenti : in qua plurima de vita, moribus, gestis, fortuna, scriptis, familia, amicis, et inimicis THUANI, scitu dignissima continentur*, Londres, Samuel Buckley, 1733, 7 vol., t. VII, partie I, p. 14, 18 et 19) ; celles de Christophe Dupuy, conservées à la Bibliothèque nationale de France (ms. Dupuy 806), se trouvent dans Alfred Soman, *De Thou and the Index. Letters from Christophe Dupuy (1603-1607)*, Genève, Librairie Droz, 1972, p. 82, 84 et 86.

[22] Le projet d'intégrer Salinas au premier rang, avec Zarlino, de ceux qui mériteraient un « portrait » dans « un juste volume de la vie et des Eloges de ceux qui ont excellé dans la Théorie, & dans la pratique de la Musique » sera à nouveau formulé en 1636 par Marin Mersenne, qui, à cette fin, en appelle à la contribution de tous ceux qui « sçavent la vie » de ces personnages (*Harmonie universelle*, Paris, Sébastien Cramoisy, 1636, *Livre des instrumens de percussion*, p. 61).

[23] Le premier catalogue de De Thou dressé en 1617 (*Catalogue de la bibliothèque de De Thou*, Bibliothèque nationale de France, ms. latin 10389) énumère quelque neuf mille imprimés et huit cents manuscrits, en très grande majorité latins et grecs, et intègre le *De Musica* à la rubrique des *Arithmetica*, au même titre que les traités de Zarlino (*Istitutioni harmoniche* de 1573, *Demonstrationi* de 1571, *Sopplimenti* de 1588), ou que le *De consonantiis* d'Andreas Papius (1581).

[26] Les exemplaires datés de 1592, minoritaires, correspondent selon Jaime Moll au « rajeunissement éditorial » (ou duplicata) opéré par Claudio Curlet sur les exemplaires invendus de la première édition, par simple substitution de la page de titre et de la dernière page portant le colophon de l'imprimeur. Voir Jaime Moll, « Problemas bibliográficos del libro del Siglo de oro », *Boletín de la Real Academia Española*, t. LIX, *cuaderno* CCXVI (1979), p. 59-107 et p. 63-64.

[27] *Répertoire International des Sources Musicales*, vol. B VI, *Écrits imprimés concernant la musique*, Münich, Henle Verlag, 1971, 2 vol., t. II, p. 748-749. Seuls six exemplaires parisiens sont énumérés par le RISM, qui ignore le second exemplaire de l'Arsenal, ainsi que ceux de Toulouse et de Montpellier. Les sept exemplaires parisiens seront identifiés dans la suite de l'article comme ceux : de Gioseffo Zarlino (Paris, Bibliothèque nationale de France, Mus. Rés. 1053) ; de Louis Mauduit, légué aux Minimes en 1657 (Paris, Bibliothèque de l'Arsenal, FOL-S-1287) ; de De Thou (Paris, Bibliothèque de l'Arsenal, FOL-S-1442) ; des Dupuy (Paris, Bibliothèque nationale de France, RES-V-564) ; de Louis Bizeau et Jean d'Estrées, légué à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés en 1718 (Paris, Bibliothèque Mazarine, 2° 4735 A-1) ; des Condé (Paris, Bibliothèque Mazarine, 2° 4735 A-1 2e ex) ; et

le fruit de cette primo-réception. Certes, celui annoté de la main du contemporain italien et principal rival de Salinas, Gioseffo Zarlino (1517-1590), actuellement conservé à la Bibliothèque nationale de France, n'a pu être intégré que tardivement (après 1800) dans les collections du Conservatoire ; toutefois, l'exlibris du couvent Saint-Joseph (« Ad convent. D. Joseph Ord. […] 1799 », peut-être celui des Carmes déchaussés de Paris), n'interdit pas qu'il ait appartenu à cette collection parisienne dès le XVIIe siècle.[28] À cette liste, il faut joindre deux exemplaires français supplémentaires, non répertoriés dans le RISM, tous deux de provenance toulousaine et acquis au cours du XVIIe siècle, dont l'un est conservé à Toulouse même[29], et l'autre à Montpellier.[30] Mais les cénacles du royaume de France au XVIIe siècle étaient plus riches d'au moins quatre exemplaires, dont nous apporterons plus bas des témoignages : celui de la bibliothèque de Chalon-sur-Saône, présent au catalogue mais aujourd'hui absent des rayonnages[31], et qui a appartenu à un certain Fleutelot, conseiller au parlement de Dijon ; celui de Gabriel de la Charlonye, juge-prévôt d'Angoulême, légué par testament en 1634 au collège des jésuites de la ville (volume également disparu) ; celui de la bibliothèque de Jean-Baptiste Colbert, catalogué par Baluze ; enfin le volume actuellement conservé à la Bodleian Library d'Oxford, et qui a séjourné chez Jacques du Poirier de la Ramée, à Tours, entre 1683 et 1727[32]. De plus, parmi les autres exemplaires conservés dans les bibliothèques étrangères, et dont la recension reste à compléter, les trois volumes conservés à Wolfenbüttel[33], à Leyde[34] et à Durham[35] témoignent d'une étroite connexion entre leurs savants possesseurs hollandais (Frans van Schooten Jr. pour le premier, Jacob Golius et Isaac Vossius pour le second, Constantijn Huygens pour le troisième) et les cercles scientifiques de la capitale française gravitant, dans les années 1620-1640, autour du père Marin Mersenne et des frères Dupuy.

La fréquence d'apparition dans les catalogues, la densité géographique des exemplaires (leur nombre dans un centre urbain donné), leur reliure et leurs marques de possessions, leur état physique, tous ces aspects nous renseignent à divers titres sur l'intensité de la réception du traité comme sur l'identification de ses canaux de transmission. Dans certaines bibliothèques, Salinas est l'unique représentant moderne des mathématiques musicales, comme dans la bibliothèque du parlementaire dijonnais Le Fleutelot, ou au couvent des Minimes de Toulouse, où le père Pierre d'Aguts, correspondant de Mersenne en 1628 au sujet des œuvres perdues de Salinas, avait initié une politique d'acquisition très ciblée.[36] Aux processus de sélection, d'acquisition et de classement dans les catalogues s'ajoutent des procédés de personnalisation de l'ouvrage. La reliure tout d'abord, prestigieuse marque de propriété lorsqu'elle est de cuir et qu'elle porte les armes et les chiffres dorés de De Thou (ill. 1, 2), de Louis Bizeau (ill. 17, 18) ou des frères Dupuy (ill. 9, 11) ; ou bien impliquant le recours à l'ex-libris interne quand il s'agissait

---

enfin de Jean Ballesdens, légué à l'abbaye Sainte-Geneviève en 1694 (Paris, Bibliothèque Sainte-Geneviève, FOL V 188 INV 227 RES).

[28] Les *marginalia* de cet important *libro annotato* ont été partiellement transcrites et étudiées par Guido Mambella, *Gioseffo Zarlino e la scienza della musica nel '500. Dal numero sonoro al corpo sonoro*, Venise, Istituto Veneto di Scienze Lettere ed Arti, 2016, p. 177-199. L'ex-libris du 23 juillet 1588 (« Anno Domini 1588 Die 23 / Julii Venetiis / L[ire] 7 », page de garde) correspond à l'année de publication par Zarlino des *Sopplimenti musicali* (Francesco dei Franceschi Senese, Venise), ouvrage auquel le possesseur se réfère dans ses annotations.

[29] Toulouse, Bibliothèque municipale, Mf. 1650 Fonds Musique, numérisation accessible en ligne, https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5399541n?rk=21459;2, consulté le 26 mai 2021.

[30] Montpellier, Bibliothèque de l'École de Médecine, *ca.a* 75 in-fol.

[31] Chalon-sur-Saône, Bibliothèque municipale, 673 fonds ancien. Je remercie pour ses renseignements Hélène Joannelle, Conservateur en chef responsable du secteur Patrimoine et de la conservation des collections pérennes à la Bibliothèque municipale de Chalon-sur-Saône.

[32] Oxford, Bodleian Library, (W) Tenbury d.5.

[33] Wolfenbüttel, Herzog August Bibliothek, 9.1 Musica 2°.

[34] Leyde, University Library, Closed Stack 5, 679 A 24.

[35] Durham, University Library, ChapterLib Mus. B. 7.

[36] Ailleurs, cependant, il manque tout à fait, comme dans l'inventaire après décès de François de Bassompière en 1646, où l'on voit pourtant figurer les noms de Gaffurio, Glarean, Vincentino, Zacconi, et bien sûr, de Zarlino (*Inventaire et prisée des livres trouvés en la Bibliothèque de Messire François de Bassompiere […] Mareschal de France [...] faite [...] par nous Sebastien Cramoisy [...] & Iacob Chevalier*, Paris, Sébastien Cramoisy, 1646).

d'une simple « reliure d'amateur » en vélin, comme on le voit aux exemplaires des Condé (en demi cuir, ill. 22), des minimes de Toulouse (ill. 33), ou de l'Université de Leyde (ill. 13). Les traces d'usage ensuite, rencontrées à l'examen des exemplaires : annotations manuscrites diverses (ill. 15, 19), soulignages, repères (ill. 25, 26) ou simples taches involontaires, qui sont les indices d'une consultation personnelle érudite, parfois au prix de quelques dommages matériels, et qui nous renseignent sur les profondeurs de lecture variables dont le texte a été l'objet. À une lecture quasi exhaustive, manifeste dans les marges de l'exemplaire acquis par Louis Bizeau, on peut ainsi opposer des lectures plus ciblées, qui pouvaient mettre à profit l'index final : c'est le cas de l'exemplaire des Minimes de Toulouse, avec ses essais de théorèmes en marge de l'exposé des proportions (ill. 35)[37], ou de celui de Louis Mauduit, où la critique de l'usage modal du terme *tonus* est relevée de figures d'ange et de fleur au crayon (ill. 7, 8)[38]. Les exemplaires du *De Musica* témoignent par-là de toute la matérialité de la culture scientifique à l'âge classique, suivant des mécanismes paratextuels et intertextuels propres à la République des Lettres.

En outre, il est permis de croire que des copies manuscrites facilitaient l'accès à l'ouvrage, qui dans sa version imprimée demeurait un objet rare, réservé à quelques bibliothèques de prestige. Sur les exemplaires les plus épargnés, comme celui des Dupuy ou celui du collège royal de Toulouse, des taches d'encre éparses ou des empreintes digitales récurrentes témoignent seules d'une consultation assidue, voire de l'utilisation de la plume par le lecteur, comme pour la réalisation d'une copie (ill. 32). Nous donnerons plus loin d'autres témoignages pour montrer qu'une telle pratique a effectivement contribué à la diffusion des thèses de Salinas.

Les canaux de transmission français et hollandais du *De Musica* au cours du XVIIe siècle

La primo-réception des congrégations et des académies en France (1577-1623)

Le rôle des congrégations religieuses, et en particulier des pères jésuites, multipliant les fondations des collèges sur le territoire français au tournant du siècle, fut certainement déterminant dans la diffusion rapide des méthodes et des résultats proposés par Salinas dans l'enseignement de la science musicale, à la jonction entre sciences mathématiques et humanités. Selon Herbert Schneider, la diffusion des ouvrages de Glarean, Tyard, Salinas, Zarlino et Vicentino dans ces nouveaux collèges (intégrés comme ceux d'Espagne et d'Italie au *Ratio studiorum* romain), et à La Flèche en particulier, a fortement nourri l'intérêt commun pour les questions musicales manifesté précocement par Descartes et Mersenne[39]. Nous verrons qu'à Toulouse, Dijon ou Angoulême, les bibliothécaires de la Compagnie de Jésus sont rapidement impliqués dans la conservation et la mise à disposition du *De Musica* de Salinas.

Un second canal de transmission, *via* les académies, a pu tirer profit, du vivant même de Salinas, des échanges scientifiques entre Paris et Salamanque, facilités par des intermédiaires travaillant avec la firme anversoise de Christophe Plantin, comme Benito Arias Montano, Andreas Schott ou les Hopperus père et fils. Parmi les membres de l'Académie du Palais (réunie au Louvre autour du roi Henri III à partir de 1576, soit un an avant l'édition du traité, pour prolonger les travaux menés par Jean-Antoine de Baïf et Thibaut de Courville sous Charles IX), le maître de cérémonie Jacques Mauduit (1557-1627)[40], interprète musical de l'œuvre poétique de Baïf, était particulièrement apte à jouer le rôle de

[37] Notes marginales à la page 39 de cet exemplaire (F. de Salinas, *De Musica…*, *op. cit.*, I, chp. 27).
[38] Dessins en marge des pages 198-199 de cet exemplaire (F. de Salinas, *De Musica…*, *op. cit.*, IV, chp. 12).
[39] Herbert Schneider, *Die französische Kompositionslehre in der ersten Hälfte des 17. Jahrhunderts*, Tutzing, Mainzer Studien zur Musikwissenschaft, 1972, p. 230 et 275.
[40] « Issu de noble famille », Sieur de Tirechappe, Jacques Mauduit était « garde du dépôt des requêtes du Palais » et devint « conseiller et secrétaire de la Royne » selon Marie Bobillier (alias Michel Brenet, « Jacques Mauduit », dans *Musique et musiciens de la vieille France*, Paris, Félix Alcan, 1911, p. 199–243, ici p. 242-243). Une bibliographie sur ce musicien est donnée par Franck Dobbins, « Mauduit, Jacques », dans Stanley Sadie (dir.), *The New Grove Dictionary of Music and Musicians*, Londres, Macmillan, 2001, 29 vol., t. XI, p. 840.

transmetteur de l'œuvre de Salinas dans les cercles littéraires et scientifiques de pointe de la capitale, dès avant la fin du XVIe siècle. C'est à Mauduit que l'on doit d'avoir préservé les travaux musicaux et poétiques de l'Académie et d'en avoir transmis la teneur à son disciple en la matière, Marin Mersenne (1588-1648), arrivé à Paris en 1612 et bientôt installé dans le nouveau couvent des Minimes, fondé l'année précédente sur la Place Royale. Mersenne sera investi à partir de 1619 de charges professorales dans ce couvent, qui selon Laurent Guillo, « servait en quelque sorte d'école supérieure pour la province de France (sur le modèle des collèges que plusieurs nations avaient fondés à Rome) » mais qui « fonctionna[it] plus comme un cénacle de chercheurs que comme une institution d'enseignement »[41]. Or, le nom de Salinas, harmonicien et rythmicien, figure en première place dans tous les écrits du père Mersenne à partir des *Quaestiones celeberrimae in Genesim* de 1623, dont les pages consacrées à la musique, complétées par de larges extraits en partition, furent probablement rédigées sur les conseils scientifiques et artistiques de Mauduit[42]. Ce dernier se verrait par la suite dédier le *Livre de la nature des sons* (non publié du vivant de Mersenne)[43], puis serait chargé de la révision du *Traité de l'Harmonie Universelle*, publié en 1627[44]; un éloge posthume enfin viendrait saluer cette intense collaboration, dans l'*Harmonie universelle* de 1636[45]. Il est tentant d'imaginer que l'un des deux volumes du *De Musica* de Salinas actuellement conservés à l'Arsenal (l'autre étant celui de De Thou), et qui fut légué au couvent

[41] Laurent Guillo, « Sous la main du Père Mersenne : la Bibliothèque de musique des Minimes de la Place Royale (Paris, XVIe-XVIIe siècles) », dans Denis Herlin, Valérie de Wispelaere et Catherine Massip (dir.), *Collectionner la musique. 3 : Erudits collectionneurs*, Brepols, Turnhout, 2015, p. 29-80, ici p. 32.

[42] *Quaestiones celeberrimae in Genesim*, Sébastien Cramoisy, Paris, 1623. Mersenne cite Mauduit col. 1681 (« *Iacobus Mauduitus huius saeculi Orpheus* »), et col. 1699 (« *Iacobus Môduitus* »), et fait reproduire ses mises en musique à quatre voix de psaumes latins et français de Baïf (col. 1633-1664). Quant au « *doctissim[us] Salina* » (*id.*, col. 1535), source majeure pour toutes les questions concernant la musique, il est également cité par Mersenne parmi les principaux « *autores metricae* » : « *Omissis autem in praesenti, quae plurimi recentiores Aldus, Salinas, Mycillus, Scaliger, & ex antiquis Ephaestion, Terentianus, Seruius, Diomedes, &c. commemorant* » (M. Mersenne, *Quaestiones celeberrimae…*, *op. cit.*, col. 1579). Des quatre métriciens modernes cités, Salinas est le seul musicien, ce qui lui confère une place singulière.

[43] Marin Mersenne, *Livre de la nature des sons et de la manière qu'ilz s'épandent par le milieu et qu'ils arrivent à l'oreille et au sens commun*, Paris, Bibliothèque de l'Arsenal, ms. 2884. Le manuscrit contient le brouillon d'une dédicace à Jacques Mauduit (n. p.), selon Natacha Fabbri, « Genesis of Mersenne's *Harmonie Universelle*: the Manuscript *Livre de la Nature des Sons* », *Nuncius. Journal of the History of Science*, vol. 22, n° 2 (2007), p. 287-308, ici p. 289.

[44] Marin Mersenne, *Traité de l'Harmonie Universelle, où est contenue la musique théorique et pratique des Anciens et des Modernes avec les causes des effets, enrichie des raisons prises de la philosophie et des mathématiques*, Paris, Baudry, 1627, « Advertissement de l'autheur au Lecteur [27 août 1627] » : « ces deux derniers livres, qui servent de Preface à toute l'œuvre et qui ont été veuz et approuvez par Monsieur Mauduit, l'un des plus parfaits Musiciens, et des plus accomplis de ce siècle » (M. Mersenne, *Traité de l'Harmonie Universelle…*, éd. Claudio Buccolini, Paris, Fayard, 2003, p. 449).

[45] Marin Mersenne, « Eloge de Iacques Mauduit excellent Musicien », dans *Harmonie universelle, contenant la théorie et la pratique de la musique*, 1636, *Livre des instrumens de percussion*, p. 63-65 (Mauduit est également cité dans la « Préface générale au lecteur », ainsi qu'au *Livre sixiesme de l'art de bien chanter*, p. 419 et 442). Cet éloge précède la reproduction du *Requiem* à cinq voix composé par Mauduit à l'occasion des funérailles de Ronsard en 1586. Il est significatif qu'en introduction à cet éloge, Mersenne en appelle à la collaboration de ses pairs pour donner un « volume de la vie et des éloges de ceux qui ont excellé dans la théorie, et dans la pratique de la musique, car chacun pourra donner le portrait, et les actions les plus remarquables de ceux qu'il aura connu : par exemple, les Italiens qui sçavent la vie de Joseph Zarlin, et les Hespagnols, qui sçavent celle de Salinas, pourront escrire leur vie, et ainsi des autres » (M. Mersenne, *Harmonie universelle…*, *op. cit.*, *Septiesme livre des instrumens de percussion*, p. 61). Mersenne expose également dans ce traité un système étendu de juste intonation (trente-et-une notes par octaves) qu'il appelle « parfait diapason », et qui dérive du « système parfait » de Salinas (*id.*, *Livre 6 des Orgues*, p. 357).

des Minimes en 1657 par le fils de Jacques Mauduit, le poète Louis,[46] aurait auparavant appartenu à son père, décédé trente ans plus tôt (ill. 4, 5, 6)[47].

La réception précoce du *De Musica* en France, indissociable des préoccupations académiques autour de la musique mesurée à l'antique comme des nouvelles pédagogies des humanités instaurées dans les collèges jésuites, laisse également des traces dans les écrits théoriques au tournant du siècle, parmi les instructeurs, polygraphes et philosophes, eux-mêmes formés ou engagés dans ces institutions, et constituant la galaxie intellectuelle à laquelle se réfèrera plus tard Mersenne dans ses propres travaux. L'influence du *De Musica* est palpable, même si elle reste implicite, notamment chez trois auteurs qui placent le phénomène rythmique au premier plan. Les ouvrages des deux premiers, l'*Orchésographie* de Thoinot Arbeau (1520-1595) en 1589, manuel de tambour et de danse à l'usage des collèges militaires et des séminaires jésuites de Bourgogne[48], comme le *Compendium Musicae* de René Descartes (1596-1650) en 1618, premier manuscrit scientifique du jeune philosophe instruit au Collège de la Flèche[49], et « premier domaine de la *mathesis universalis* auquel se confronte Descartes, constituant un terrain privilégié pour délimiter la genèse de sa méthode »[50], accordent à l'élément rythmique une prééminence qui avait été bien préparée par la bipartition novatrice de l'*ars musica* en Harmonique et Rythmique,

---

[46] Prieur de Saint Martin de Bréthencourt et greffier des requêtes du palais (M. Bobillier, art. cit., p. 241), lui-même « excellent poète & mathématicien » selon Hilarion de Coste (*La vie du R. P. Marin Mersenne*, Paris, Sébastien Cramoisy, 1649, p. 87), il fréquentait Mersenne au même titre que de nombreux « prélats, princes, seigneurs, théologiens, conseillers, médecins, mathématiciens et poêtes excellens » (*ibid*.). Mersenne le cite dans l'*Harmonie universelle*, au *Livre second des chants* (p. 161), puis au *Livre des instrumens de percussion* (p. 63) pour évoquer sa participation musicale à la messe donnée en 1627 par Mersenne, au couvent de la place Royale, en mémoire de Jacques Mauduit.

[47] Le volume, portant sur le plat de sa couverture le fer des Minimes (« *Charitas* »), sur sa page de titre les ex-libris de Louis Mauduit (« *Lvdovicvs Mavduit* ») et du couvent des Minimes de Paris (« *De Conventu Minimorum Parisiensium* »), et au verso l'ex-legato de 1657 au même couvent (« *De Conventu Minimorum / Parisiensi ad Plateam / Regaleis. / Ex dono Domini Ludovici Mauduit / Prioris Sancti Martini / 1657* »), a été décrit par Laurent Guillo (« Sous la main du Père Mersenne… », art. cit., p. 70-71). L'ouvrage apparaît également au catalogue de 1722 de la bibliothèque du couvent des Minimes de Paris (*Catalogue alphabetique pour la bibliotheque des RR. PP. Minimes de la Place Royale, dont les livres doivent se trouver un jour rassemblez en un seul vaisseau, selon l'ordre que l'on va marquer et qui se trouvent maintenant dispersez selon le meme ordre, sous les titres suivants. 1722*, Paris, Bibliothèque Mazarine, ms. 4147), parmi les *Mathematici* de la section B rouge (« *Salina, De musica* », n. p.). Le fonds musical de la « Bibliothèque de travail de Mersenne », telle que l'a reconstitué Laurent Guillo (« Sous la main du Père Mersenne… », art. cit., p. 42-75), comprenait également les traités d'Aristoxène, Euclide, Ptolémée, Nicomaque, Lefèvre d'Etaples, Aaron, Fogliano, Faber, Artusi, V. Galilei, Lippius, Papius, G. Galilei, Tabourot, Yssandon, Salomon de Caus, Mersenne, Parran et Doni, ainsi qu'un exemplaire de Zarlino (*De tutte l'opere*, 1588-89), annoté et donné au couvent par Mersenne (*id*., p. 35-36 et 73-74). Les livres annotés de la main de Mersenne font référence en majorité à Salinas, Galilei et Zarlino (*id*., p. 36).

[48] Thoinot Arbeau (Jean Tabourot), *Orchésographie, et traicté en forme de dialogue, par lequel toutes personnes peuvent facilement apprendre & practiquer l'honneste exercice des dances*, Langres, J. des Preys, 1589. Sur ses rapports des Tabourot avec la Ligue et les séminaires jésuites, voir Kate van Orden, *Music, Discipline, and Arms in Early Modern France*, University of Chicago Press, 2005, p. 222-224.

[49] René Descartes, *Compendium musicae* (ms., 1618), éd. et trad. Frédéric de Buzon, Paris, Presses Universitaires de France, 1987. Édition employée : René Descartes, *Abrégé de musique [1618]*, éd. et trad. F. de Buzon, dans *Œuvres complètes. 1. Premiers écrits. Règles pour la direction de l'esprit*, Paris, Gallimard, 2016, p. 121-189. Descartes fit ses classes au Collège de la Flèche, en compagnie de Marin Mersenne, entre 1607 et 1615 approximativement. Le catalogue de 1777 de la bibliothèque du Collège, édité par Hervé Baudry, ne mentionne pas Salinas ; il est vrai qu'il ne donne qu'une idée très imparfaite du fonds originel (voir Hervé Baudry, *Une bibliothèque à la fin de l'ancien Régime. Présentation historique suivie de l'édition du catalogue des livres du collège royal de La Flèche [1777]*, s. l., La Ligne d'ombre, 2014, p. 63-65). Sur la formation musicale reçue par Descartes durant ses jeunes années, voir Brigitte van Wymeersch, *Descartes et l'évolution de l'esthétique musicale*, Sprimont, Mardaga, 1999, p. 91-93.

[50] « *Infine, la musica è il primo ambito della* mathesis universalis *con cui Descartes si confronta e costituisce così un terreno privilegiato per delineare la genesi del suo método.* » (N. Fabbri, *De l'utilité de l'harmonie…*, *op. cit.*, p. 83).

réalisée par Salinas en 1577[51]. Quant au manuscrit du troisième, sur la *Musique spéculative*[52], rédigé vers 1603 par l'historien et archéologue rémois Nicolas Bergier (1567-1623), protégé du président de Bellièvre, correspondant de Claude-Fabri de Peiresc, cité par Mersenne pour ses travaux de phonologie[53], et qui « demeura longtemps ensevely, pour ainsi dire, dans le cabinet, […] n'ayant d'autre ambition que celle d'amasser les richesses de la littérature[54] », il est vérifié qu'il s'agissait, en grande partie, d'une traduction non avouée du cinquième livre de Salinas, justement consacré à l'étude des rythmes[55].

Dans la galaxie du père Mersenne (1623-1674)

En 1623, la publication par Marin Mersenne des *Quaestiones celeberrimae in Genesim*, colossal commentaire biblique dirigé contre les libres-penseurs, qui se veut « utile aux théologiens, aux philosophes, aux médecins, aux jurisconsultes, aux mathématiciens, mais surtout aux musiciens et aux catoptriciens[56] », vient consacrer dans les milieux savants, comme nous l'avons vu précédemment, l'importance du *De Musica* pour les questions touchant la science harmonique et à l'art de manier les rythmes. Or, c'est approximativement entre cette publication et celle de l'article réservé à Salinas dans le *Dictionnaire* de Louis Moreri, en 1674, que les suffrages accordés à l'auteur espagnol par les acteurs français et hollandais de la République des Lettres, souvent eux-mêmes musiciens, deviennent les plus nombreux et les plus explicites. Des maîtres de musique issus des rangs de la Société de Jésus comme

[51] Le manuel de danse présenté en deuxième partie de l'*Orchésographie* est précédé d'un traité du jeu au tambour et autres instruments de guerre (*op. cit.*, f. 2r-24r) ; le *Compendium musicae* de Descartes place l'étude du « nombre ou temps qu'il faut observer dans les sons » (*op. cit.*, éd. cit., p. 151) avant celle de « la diversité des sons à l'égard de l'aigu et du grave » (*id*., p. 154). Cette nouvelle hiérarchie prolongeait la nouvelle distribution des branches de l'*ars musica* établie par Salinas. Voir F. de Buzon, « Fonctions de la mémoire… », art. cit., p. 168 : « Nous voyons avec Salinas l'application d'un schéma intellectuel voisin dans le jugement que nous portons, avec le sens et la raison, dans les problèmes harmoniques et les problèmes rythmiques, conçus comme les deux dimensions de la musique. Le cas de Descartes et de l'*Abrégé de Musique* de 1618 a une grande parenté avec cette manière d'analyser le phénomène musical. ». Sur cette parenté, voir aussi Frédéric de Buzon, « Présentation de l'*Abrégé de musique* », dans R. Descartes, *Œuvres complètes*, *op. cit.*, p. 123-148, ici p. 128-129, 131, 137 et 139.

[52] Nicolas Bergier, *La Musique spéculative par Nicolas Bergier, advocat au siege pr[in]c[ip]al de Reims, Livre premier*, Paris, Bibliothèque nationale de France, ms. français 1359 ; éd. et trad. Akkehard Jost, Cologne, Arno Volk Verlag, 1970.

[53] Sur Bergier, voir Philippe Vendrix, « Nicolas Bergier, le dernier théoricien de la Renaissance en France », dans François Lesure et Henri Vanhulst (éd.), *« La musique de tous les passetemps le plus beau ». Hommage à Jean-Michel Vaccaro*, Paris, Klincksieck, 1998, p. 369-38. Un temps professeur d'humanités au Collège des Bons Enfants, puis avocat au barreau de Reims, protégé par le conseiller du Roi et président du parlement de Paris Nicolas de Bellièvre, Nicolas Bergier fut un membre à part entière de la République des Lettres : correspondant de Claude Fabri du Peiresc (1580-1637), mais aussi des frères Dupuy, il est également cité par Marin Mersenne dans ses *Quaestiones celeberrimae in Genesim* pour ses travaux concernant la « voix humaine » (Marin Mersenne, *Quaestiones celeberrimae…*, *op. cit.*, col. 1681 : « *Bergierius Rhemensis advocatus, omnium amicitiâ tàm ob animi candorem et insignem eruditionem quàm ob pietatem dignissimus, de iisdem modis et vocis humanae atque soni praestantiâ brevi nostris Gallis opus integrum daturus sit.* »).

[54] Selon le Chanoine Jean Lacourt, cité par Henri Jadart, « Notice biographique et littéraire sur Nicolas Bergier tirée des manuscrits de Jean Lacourt avec annotations », dans *Les Portraits historiques du Musée de Reims. Galerie rétrospective et contemporaine de personnages rémois avec notices biographiques et documents inédits. Premier fascicule*, Reims, F. Michaud, 1888, p. 62.

[55] Sur la dette de Bergier envers Salinas, voir P. Vendrix, « Nicolas Bergier… », p. 381 ; et N. Andlauer, *La théorie rythmique…*, p. 395-413.

[56] « *Opus Theologis, Philosophis, Medicis, Iurisconsultis, Mathematicis, Musicis verò, & Catoptricis praesertim utile* » (M. Mersenne, *Quaestiones celeberrimae…*, *op. cit.*, p. de titre).

Jean-Baptiste Geoffroy (1601-1675)[57] et Antoine Parran (1587-1650)[58], intégrés à la galaxie du père Mersenne, s'y réfèrent avec révérence dans leurs correspondances et publications ; ils s'en remettent en cela à l'opinion des philosophes, le binôme formé par Salinas et Zarlino venant au premier rang de « ceux qui ont excellé dans la théorie, et dans la pratique de la musique » selon Mersenne[59], ou de ceux qui « ont chacun écrit une musique […] expurgée des fautes des anciens » selon Descartes[60]. Il s'avère que tout au long du siècle, dans plusieurs bibliothèques (chez De Thou et au couvent des Minimes de Paris, dans la bibliothèque de La Charlonye à Angoulême, ou au collège Royal de Toulouse), l'œuvre du maître de Salamanque côtoie souvent les traités de Zarlino[61].

Au cours de cette période, la densité d'exemplaires est maximale dans les principaux cénacles parisiens où s'échafaude la « nouvelle science [62]». Au cabinet des frères Dupuy, un cercle qui siégeait depuis 1617 dans la bibliothèque du défunt président De Thou[63], et où l'art de la conversation érudite prenait l'allure de concerts harmonieux[64], on disposait de deux exemplaires du *De Musica*, puisque celui de De Thou avait été rejoint par un second, relié au chiffre des frères Dupuy (ill. 9, 11). Ce dernier comporte de nombreuses traces d'une lecture et d'une manipulation fréquentes, mais par ailleurs fort respectueuses de l'objet (ill. 10). À côté de celui que se réservaient Mersenne et les Mauduit à la place Royale, les exemplaires en question devaient fournir matière à discussion parmi les correspondants des Dupuy et de Mersenne. Parmi eux se trouvaient Nicolas Bergier, l'auteur du traité le plus redevable à Salinas dans le domaine de la métrique musicale, mais aussi René Descartes, ainsi que les savants hollandais de l'Université de Leyde avec lesquels ce dernier collabore à partir de 1629, après trois années de fréquentation assidue des cercles parisiens : Jacob Golius, Constantijn Huygens, Joan-Albert Ban, Frans van Schooten Jr., ou encore Isaac Vossius.

Ces acteurs de l'*Academia Leydensis*, en même temps qu'ils se communiquaient le texte cartésien du *Compendium musicae*[65], se montraient vivement intéressés, principalement par les problèmes de mathématiques appliquées et par les questions de linguistique traitées par le musicien espagnol dans les deux parties de son traité. Or, ils souffraient de ne pas trouver à Leyde ou à la Haye suffisamment d'exemplaires du *De Musica* susceptibles de satisfaire leur intérêt ; aussi, parallèlement à leurs échanges épistolaires avec les membres des académies parisiennes, ils s'employaient à accéder à l'ouvrage par divers canaux de transmission. Il faut pour les retracer se contenter d'hypothèses concernant

---

[57] Membre de la Société de Jésus, professeur de grammaire, humanités, philosophie et théologie dans un ou plusieurs collèges jésuites, responsable de la musique d'église à la Maison professe de Paris (avant 1659), il se réfère à Salinas dans deux lettres adressées à Mersenne en 1640 (*Correspondance du P. Marin Mersenne, Religieux Minime*, éd. Cornelis De Waard, René Pintard, Bernard Rochot, et Armand Beaulieu, Paris, Presses Universitaires de France, Éditions du CNRS, 1932-1988, 18 vol., t. IX, lettre 845, p. 237 et lettre 865, p. 324).

[58] « I auois quasi mis en oubly Salinas, Keplerus, & un certain Salmon de Caux, lesquels, pour dire vray, entendoient tres-bien la Theorie » déclarait Parran, tout en reconnaissant que sur « les plus recens & excellens Theoriciens » régnait « le Père Mersenne, lequel va profondant les matieres jusques à leur source » (Antoine Parran, *Traité de la musique théorique et pratique*, Paris, Ballard, 1639, p. 85).

[59] M. Mersenne, *Harmonie universelle…*, *op. cit.*, *Septiesme livre des instrumens de percussion*, p. 61.

[60] D'après une note manuscrite de Frans van Schooten Jr. (Frans van Schooten de Jongere, *Problemata geometrica* [1632], Groningen, Universiteitsbibliotheek, hs. 108, f. 20) citée par Frédéric de Buzon (R. Descartes, *Abrégé de musique [1618]*, éd. cit., p. 128-129).

[61] Concernant la réception française de l'œuvre de Zarlino, voir en particulier Theodora Psychoyou, « The reception of Gioseffo Zarlino in seventeenth-century French writings on music: from the canon of tradition to a figure of Modernity », dans Jonathan Pradella (dir.), *Musico perfetto, Gioseffo Zarlino. Proceedings of the International Conference on the Quincentennial of the Birth*, Venise, Fondazione Levi, 2021, p. 409-426.

[62] M. Fumaroli, *La République des Lettres*, *op. cit.* p. 189 et 250.

[63] R. Pintard, *Le libertinage érudit…*, *op. cit.*, p. 92-95.

[64] Selon le témoignage de P. Fortin de la Hoguette (*Testament, ou conseils d'un père à ses enfants* [1648], Paris, Nicolas Le Gras, 1698, p. 270), cité par M. Fumaroli, *La République des Lettres*, *op. cit.*, p. 247.

[65] Une copie à destination de Constantijn Huygens en est faite en mars 1635 (Leyde, University Library, ms. Hug. 29a) ; une autre est en possession de Frans van Schrooten Jr. Vers 1640-1641. Voir F. de Buzon, « Présentation… », dans R. Descartes, *op. cit.*, p. 145 (copies L et G).

l'exemplaire de Leyde, une version de 1592 dont le premier possesseur à avoir laissé en page de titre son ex-libris manuscrit, Gabriel de Santans (ill. 14), pourrait être d'origine franc-comtoise[66]. Cet exemplaire présente en outre des *marginalia* plus tardives (ill. 15) que l'on peut vraisemblablement attribuer à Jacob Golius (1596-1667), professeur de langues orientales et de mathématiques à l'Université de Leyde depuis son retour du Levant en 1629. On sait que Golius fit connaître le livre de Salinas à Joan-Albert Ban (1597/8-1644), un prêtre catholique de Harlem et musicien très estimé de Descartes, qui en réalisa une copie en 1640[67]. Or, la graphie des *marginalia* de l'exemplaire de Leyde est fort similaire à celle de Golius[68], et la nature de ces notes confirmerait cette identification, puisqu'elles renvoient aux *Cogitata physico-mathematica* de Marin Mersenne, publiées en 1644[69]. Golius aurait ainsi acquis l'ouvrage entre 1630 et 1640, avant de le faire circuler dans son entourage leydois, et d'y inscrire après 1644 cette correction publiée par Mersenne à Paris. Quoiqu'il en soit, l'*ex-libris* imprimé « *Ex Bibliotheca Viri Illust. Isaaci Vossii* », collé au folio 2r de cet exemplaire (ill. 16) ne laisse pas de place au doute : l'ouvrage en question a été par la suite intégré à la « Bibliothèque des Hommes illustres » d'Isaac Vossius (1618-1689), peut-être au décès de Golius en 1667. Formé, comme son père Gerard, à l'Université de Leyde, et immergé à l'instar de Constantijn Huygens dans l'effervescence intellectuelle de l'*Academia Parisiensis* et du cabinet Dupuy au cours de ses deux séjours parisiens de 1641 et 1642-1643, Issac Vossius, avait sans doute été amené à discuter les thèses de Salinas avec les membres de ces académies[70]. Celui qui deviendra à partir de 1648 le bibliothécaire de Christine de Suède avait toutes les raisons d'inclure dans sa propre collection un trésor qui portait en ses marges le témoignage de cette effervescence. Son propre exemplaire fut vendu par ses héritiers à l'Université de Leyde en 1690, parmi plus de quatre mille imprimés, sept cents manuscrits et deux cents

---

[66] Un Gabriel de Santans a entrepris une relation de terrain en Andalousie à la demande du roi d'Espagne Philippe IV en 1623-1624 (voir Antonio Domínguez Ortiz, « Las noticias de algunos lugares de Andalucía de Gabriel de Santans », *Archivo Hispalense*, n° 3 [1944], p. 18-40). Son patronyme le donne pourtant issu de l'un des domaines où « Charles [Quint], en Franche-Comté, avait remis à de bons serviteurs des seigneuries domaniales laissées en jachère », puis que Philippe II avait rachetés et réintégrés au domaine royal (Lucien Febvre, *Philippe II et la Franche-Comté* [Paris, Librairie ancienne Honoré Champion, 1912], Paris, Flammarion, 1970, p. 100).

[67] Joan-Albert Ban, *Kort Sangh-bericht van Ioan Albert Ban Haerlemmer, op zyne ziel-roerende zangen*, Amsterdam, Lodewijck Elsevier, 1643, p. 18-19. Ban y déclare que c'est Golius qui lui fit connaître le livre de Salinas, lequel avait résolu le problème de la division l'octave en trente-et-une parties égales. Mais, comme Mersenne l'avait déjà proposé, Ban adopta la division de l'octave en dix-huit parties (d'après Pascal Dumont dans René Descartes, *Abrégé de Musique*, éd. et trad. Pascal Dumont, Paris, Klincksieck, 1990, note p. 537). Ban cite également Salinas dans une lettre à Mersenne du 17 avril 1639 (*Correspondance du P. Marin Mersenne…, op.cit.*, t. VII, p. 397-401) et dans deux lettres à Constantijn Huygens, le 18 janvier 1641 et le 7 décembre 1643 (Constantijn Huygens, *Driehonderd brieven over muziek van, aan en rond Constantijn Huygens*, éd. Rudolf Rasch, Hilversum, Verloren, 2007, lettres n° 2513, p. 479-488 et n° 3434, p. 680-683). Sur Ban, voir les nombreux éléments donnés dans W. J. A. Jonckbloet et J. P. N. Land (éd.), *Musique et musiciens au XVIIe siècle. Correspondance et œuvre musicales de Constantijn Huygens*, Leyde, E. J. Brill, 1882, Préface, p. xxxvi-cxlv.

[68] F. de Salinas, *De Musica…, op. cit.*, Leyde, University Library, Closed Stack 5, 679 A 24 (graphie présente p. 22, 24, 85 et 173) ; Jacob Golius, lettre à Constantijn Huygens du 5 août 1641, Leyde, University Library. Tous mes remerciements vont ici au professeur Rudolf Rasch pour ses suggestions.

[69] La note marginale en page 173 (« *Vide Mersennum in Cogitati Physi. Mathemat. In Phaenomeni Ballisti. In p. 18. Pag. 52* ») fait référence au traité de Balistique des *Cogitata Physico-mathematica* de Mersenne (*Cogitata physico-mathematica, in quibis tam naturae quàm artis effectus admirandi certissimis demonstrationibus explicantur*, Paris, A. Bertier, 1644, *Ballistica*, p. 53), et reproduit une annotation portée par Mersenne lui-même, après 1644, à un passage de son *Harmonie universelle* (*marginalia* de l'auteur, 1638-1648, citée par François Lesure dans son édition de l'*Harmonie universelle*, Paris, Éditions du CNRS, 1975, « Introduction », p. VIII). Sur cette controverse et ses enjeux pour la nouvelle science galiléenne, voir N. Fabbri, *De l'utilité de l'harmonie…, op. cit.*, p. 17-21.

[70] À l'instar de celle de ses confrères européens, l'activité intellectuelle Vossius était « *deeply anchored in what we could call the material culture of scholarship. Vossius operated in a world in which notes, letters, books, libraries, instruments, virtual witnesses, drawings and diagrams played an increasingly important role in learned discourse* » (Eric Jorink et Dirk van Miet, « Epilogue: Isaac Vossius in Context », E. Jorink et D. van Miert [éd.], *Isaac Vossius [1618-1689] between Science and Scholarship*, Leiden-Boston, Brill, 2012, p. 311-317, ici p. 316).

libri annotati[71]. À son tour, Vossius s'inspira des réflexions de Salinas sur la puissance du rythme, pour son livre de 1673 sur « le chant des poèmes et la force des rythmes [72]», un texte qui, sans faire de référence directe au professeur de Salamanque, prolonge au dernier tiers du siècle les réflexions poético-musicales des académies des Valois, et qui constituera une source importante pour la future anthropologie linguistique de Jean-Jacques Rousseau[73]. Le père jésuite Vincenzo Requeno, à la toute fin du XVIIIe siècle, saura déceler la parenté profonde entre l'ouvrage de Vossius et celui de Salinas, en menant une critique comparée de leurs traités de rythmique, et en donnant l'avantage à l'humaniste espagnol[74].

Un autre exemplaire du traité auquel pouvaient se référer les savants hollandais au cours des mêmes années fut acquis en 1637 par un collègue mathématicien de Golius à Leyde, Frans van Schooten Jr. (1615-1660) ; il est actuellement conservé à Wolfenbüttel[75]. Mis à la disposition de Constantijn Huygens (1596-1687) dans les années 1640[76], on y trouve insérée une notice faisant une nouvelle fois référence aux commentaires de Mersenne, mais cette fois, à ceux inclus dans les *Harmonicorum Libri XII* de 1635[77]. L'intérêt des Huygens père et fils pour l'ouvrage était destiné à perdurer. Lorsqu'en 1672 Constantijn Huygens, sans doute à la demande de son fils Christiaan, se met en tête d'en acquérir un exemplaire, il doit en passer par l'entremise de Sébastien (de) Chièze (1625-1679), conseiller au parlement d'Orange alors en mission à Madrid, qu'il charge à distance « de [lui] trouver un livre du nommé Salinas, grand docteur en théorie de Musique, qui ne se trouve pas icy[78] » ; il ne se doute pas alors qu'il s'agira d'une véritable gageure en terre espagnole, et qu'il faudra l'entremise d'un correspondant d'origine franc-comtoise, Francisco Fabro (François Fèvre) de Bermundans (Bermondans), pour que Sébastien Chièze puisse satisfaire cette demande, au terme de plus de deux années de recherches[79]. Entre-temps, Huygens tenta de se procurer l'ouvrage à Paris, grâce à son fils Christiaan qui résidait dans la capitale française entre 1671 et 1676, et à Christiaan Constantijn Rumph, représentant du Prince d'Orange, chez un libraire de seconde main, au prix relativement élevé de six ou sept écus ; mais le succès final de Chièze annulera cette transaction[80]. Rudolf Rasch a donné tous les détails de la transmission de ce volume aux mains de Constantijn Huygens (1674), puis à celles de son

---

[71] L'étiquette imprimée « *Ex Bibliotheca Viri Illust. Isaaci Vossii.* », collée au folio 2r de l'exemplaire du *De Musica*, ainsi que sa numérotation manuscrite correspondante (« 99 »), ont été apposés à l'occasion de ce transfert.

[72] Isaac Vossius, *De poematum cantu et viribus rythmi*, Oxford et Londres, Robert Scot, 1673. Traduction anglaise : *Issac Vossius's De Poematum Cantu et Viribus Rhythmi, 1673: on the music of poetry and power of rhythm*, éd. et trad. P. Martens, Farnham, Ashgate, 2013.

[73] Isaac Vossius est cité à plusieurs reprises par Rousseau, probablement *via* Pierre-Jean Burette et Ephraim Chambers. Voir par exemple : Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (Amsterdam, M. M. Rey, 1755), Paris, Gallimard, 1969, p. 148 ; et du même auteur, *Dictionnaire de musique* (Paris, Veuve Duchesne, 1768), éd. Amalia Collisani et Brenno Boccadoro, dans *Jean-Jacques Rousseau : Œuvres complètes*, Genève et Paris, Slatkine/Champion, 2012, 24 vol., t. XIII, p. 581 (« Musique »), p. 608 note (« Notes », version alternative tirée de l'*Encyclopédie*) et p. 728 (« Rhythme »).

[74] Vincenzo Requeno, *Saggi sul ristabilimento dell'arte armonica de'greci e romani cantori del signor abate D. Vincenzo Requeno Acc. Clem.*, Parme, Fratelli Gozzi, 1798, 2 vol., t. I, p. xiv-xvii.

[75] « *Franciscus a Schooten Junior [...] Anno 1637* » (Wolfenbüttel, Herzog August Bibliothek, 9.1 Musica 2°, page de titre).

[76] Selon une lettre d'Adolphus Vorstius à Huygens du 10 mai 1645 (dans J. A. Worp, *De briefwisseling van Constantijn Huygens [1608-1687]*, La Haye, Nijhoff, 1911-1917, 6 vol., t. IV, lettre n° 3947, p. 147), citée par Rudolf Rasch, « Music in Spain in the 1670s through the eyes of Sebastien Chieze and Constantijn Huygens », *Anuario Musical*, vol. 62 (2007), p. 97-124, ici p. 104.

[77] Marin Mersenne, *Harmonicorum libri XII in quibus agitur de sonorum natura, causis, et effectibus, de consonantiis, dissonantiis, rationibus, generibus, modis, cantibus, compositione, orbisque totius harmonicis instrumentis*, Paris, Guillaume Baudry, 1635.

[78] Lettre de Constantijn Huygens à Sébastien Chièze, 14 janvier 1672, dans W. J. A. Jonckbloet et J. P. N. Land (éd.), *Musique et musiciens au XVIIe siècle…*, *op. cit.*, p. 58.

[79] R. Rasch, « Music in Spain… », art. cit., p. 105.

[80] *Id.*, p. 117.

fils Constantijn Jr. (1687), ainsi que du bénéfice qu'en tirera Christiaan pour ses propres travaux[81]. Or, c'est bien le volume offert par Chièze à Huygens en 1674 que l'on retrouve aujourd'hui à la bibliothèque de Durham, muni de l'ex-dono de Sébastien Chièze et de l'ex-libris de Constantijn Huygens[82]. Le dépit exprimé en 1672 par Huygens, depuis La Haye, envers ses relais espagnols, « qui n'ont pas sçeu qu'il y eust jamais eu un Salinas au monde »[83], au cours de cette quête qui mobilisait ses correspondants européens de Besançon à Madrid, illustre bien la captation septentrionale subie par la figure de l'humaniste de Salamanque, un siècle encore après la parution du *De Musica*.

Autres exemplaires parisiens

À Paris, outre les exemplaires aux mains des minimes et des Dupuy, d'autres venaient nourrir progressivement, à partir des années 1620, les rangées d'in-folio dans les bibliothèques les plus prestigieuses, et satisfaire la curiosité des savants. La collection de Louis Bizeau, conseiller au Parlement de Paris, était particulièrement riche en livres de musique recueillis approximativement jusqu'en 1630[84] ; ce connaisseur fit restaurer et relier à son chiffre, accouplé au traité de musique de Pietro Aaron[85] (ill. 17, 18), un exemplaire du *De Musica* de Salinas très richement annoté par une première main à ce jour non identifiée (ill. 19). Il présente dans ses marges une surcharge d'annotations qui relèvent d'un lecteur nettement plus « musicophile » que bibliophile, et moins soucieux de l'entretien du volume que de l'assimilation et de la clarification de son contenu, de fait d'une très grande densité. Il s'agit pour lui de souligner le plan, les sous-sections, les termes importants, les références internes, les opérations numériques, les liens logiques (*Regula*, *Conclusio*), les étapes du raisonnement, et ceci sur l'ensemble de l'ouvrage.

À côté de celui de Louis Bizeau, la bibliothèque Mazarine conserve un second exemplaire du *De Musica*, ne portant pas d'ex-libris, mais que sa couverture (plat en parchemin, dos en cuir, ill. 22) assimile au fonds de la bibliothèque des princes de Condé — majoritairement constituée sous Henri II de Bourbon (mort en 1646) —, d'abord au château de Chantilly puis dans l'ancien hôtel de Gondi, et formant l'un des fonds les plus attractifs du XVIIe siècle[86]. Le *De Musica* n'est pas encore signalé dans l'inventaire

---

[81] *Id*., p. 116-118. Selon Rudolf Rasch (p. 117), une première copie d'un extrait du traité, concernant l'instrument à trente-et-une notes par octave (*De Musica*, III, chp. 27, p. 164-166), est à trouver dans les papiers de Christiaan datant de son retour de Paris à La Haye, soit dans les années 1676-1678 (Leyde, University Library, Cod. Hug. 27, fol.32r, reproduit dans Christiaan Huygens, *Œuvres complètes*, éd. Société hollandaise des sciences, La Haye, M. Nijhoff, 1888-1950, 23 vol., t. XX, p. 112). Concernant la datation de ce manuscrit, et l'intérêt pour le livre à nouveau manifesté par Christiaan en 1690, voir Christiaan Huygens, *«Le cycle harmonique» (Rotterdam 1691), «Novus cyclus harmonicus» (Leiden 1724) with Dutch and English translations*, éd. et trad. Rudolf Rasch, Utrecht, Diapason, 1986, p. 35 et 62-63.

[82] « *Constanter - 1674 - don. a Sebast Cei [?] ex Hispaniae miss.* » (Durham University Library, ChapterLib Mus. B. 7, page de titre). L'ouvrage est présent au catalogue de la *Bibliotheca Zuylichemiana* de Constantijn Huygens Jr. dressé après son décès en 1701 pour l'auction de sa bibliothèque (*Bibliotheca magna & elegantissima Zuylichemiana, rarissimorum exquisitissimorumque librorum […] In omnibus Facultatibus & Linguis, Nobilissimi Viri D. Constantijni Huygens, Toparchae ab Zuylichem. […] Quorum Auctio habebitur […] Ad Diem 26 Septembris 1701. St. Nov. Drukkersmerk Lugduni Batavorum*, Leyde, Pieter et Balduin Van der Aa, 1701, section paginée « *Libri Botanici, Naturalistae, Philosophi, Mathematici, &c. in Folio* », p. 32, n° 579 : « *Fr. Salina de Musica. Salm. 1577* »), avec les traités de Kepler et de Mersenne, ainsi que de nombreux autres ouvrages de *musica speculativa* antiques (Ptolémée, Aristoxène) ou modernes (Salmon de Caus, La Voye Mignot, Faber…).

[83] Lettre de Constantijn Huygens à Sébastien Chièze du 2 mai 1673, citée par R. Rasch, « Music in Spain… », art. cit., p. 107-108.

[84] La collection de Louis Bizeau ne présente pas de catalogue connu, mais parmi les autres ouvrages portant son chiffre, et dont aucun ne fut publié après 1630, on trouve, outre Salinas relié avec Aaron (*Trattato della natura e cognitione di tutti gli tuoni di canto figurato*, 1525), d'autres théoriciens modernes de la musique comme Gaffurio (*De Harmonia musicorum instrumentorum*, 1518) ou Cerone (*Melopeo y maestro*, 1613).

[85] Pietro Aaron, *Trattato della natura e cognitione di tutti gli tuoni di canto figurato*, Venise, Bernadino de Vitali, 1525.

[86] Léopold Delisle, *Le Cabinet des livres : imprimés antérieurs au milieu du XVIe siècle*, Paris, Plon-Nourrit, 1905, p. 9.

réalisé en 1654, lors de la mise sous séquestre des biens de Louis II de Bourbon[87], mais les archives des dépôts littéraires réalisés pour la bibliothèque des Quatre-Nations pendant la période révolutionnaire confirment l'attribution du volume à ce fonds, qui ne présentait par ailleurs guère d'ouvrages musicaux (ill. 23)[88]. La présence du traité dans ces rayons pouvait ainsi constituer une plus-value non négligeable pour l'académie réunie à l'hôtel de Condé dans les années 1640 autour du médecin Pierre Michon Bourdelot (1610-1684), qui prétendit prendre le relai de l'activité scientifique menée jusqu'alors autour des frères Dupuy et de Marin Mersenne. Entre quelques pages émaillées de petits signes de renvoi (ill. 25 et 26), se trouve un billet inséré contenant une citation sur l'art médical, due à un certain « Breton », qui témoigne de cet environnement (ill. 24) : il pourrait s'agir de Charles le Breton, docteur régent de la Faculté de médecine de Paris, actif au milieu du XVIIe siècle[89].

C'est encore à partir des années 1640 que des membres de la nouvelle Académie française entrent en concurrence pour acquérir l'ouvrage, et prennent aussi le relais de sa transmission. On le retrouve aux mains du secrétaire du chancelier Pierre Séguier (1588-1672), qui hébergeait déjà les travaux de la primitive Académie française de 1639 à 1642 : ce Jean Ballesdens (1595-1675), avocat au Parlement, au service de Séguier entre 1633 et 1662, lui-même membre de l'Académie à partir de 1648, s'était constitué depuis les années 1630 une précieuse collection qui n'eut rapidement rien à envier à celle de son maître (ill. 27). On le rencontre aussi, quelques temps plus tard, dans la bibliothèque de Jean-Baptiste Colbert (1619-1683), réformateur des académies à partir de 1663, et fondateur de l'Académie des sciences, qui perpétue à partir de 1666 l'esprit d'échanges et d'investigations qui régnait dix ans plus tôt chez les frères Dupuy[90] ; sa collection personnelle, constituée à partir de 1659, serait bientôt considérée comme rivale de celle du Roi[91], qui abritait déjà deux exemplaires du *De Musica* (à savoir ceux de De Thou et des Dupuy, depuis que leurs bibliothèques avaient fusionné au sein de la Bibliothèque Royale en 1656). On le trouve encore, sans doute, chez le cardinal César d'Estrées (1628-1614), abbé de Saint-Germain-des-Prés, élu à l'Académie en 1658 (et son doyen jusqu'à sa mort, en 1714) ; du moins si l'on suit l'hypothèse selon laquelle son neveu Jean d'Estrées, évêque de Laon (1681-1694) et académicien (1705), aurait hérité de son oncle le volume très richement annoté qui avait appartenu quelques décennies plus tôt à Louis Bizeau. Les ex-libris et ex-legato de ce précieux *libro annotato* prouvent en tous cas que Jean l'a légué à son tour en 1718, avec le reste de sa bibliothèque, à

---

[87] *Procès criminel de Louis II de Bourbon, prince de Condé, et procès-verbal d'exécution de l'arrêt (1651-1654). II Procès-verbal d'exécution de l'arrêt*, 2 vol., t. I, Paris, Bibliothèque nationale de France, ms. français 16553.

[88] *Archives des Dépôts littéraires. Tome XVI. Pièces relatives aux volumes choisis dans les Dépôts littéraires pour la bibliothèque des Quatre-Nations. An IV-an IX (1795-1801)*, Paris, Bibliothèque nationale de France, ms. 6502, f. 84v, n° 6508 : « *Musica Salineae* ».

[89] Cité par Guy Patin, lettre à Charles Spon (4 septembre 1654), dans *Correspondance complète et autres écrits de Guy Patin*, éd. Loïc Capron, Paris, Bibliothèque interuniversitaire de santé, 2018, //www.biusante.parisdescartes.fr/patin/?do=pg&let=0367, consulté le 26 mai 2021.

[90] L'ouvrage (édition de 1592) apparaît en effet au premier catalogue des imprimés de la bibliothèque colbertine, dressé par Baluze en 1675 (*Index alphabeticus Bibliotheca Colbertina, Confectus et emendatus anno mdclxxv* [1675], Paris, Bibliothèque nationale de France, ms. Baluze 99, n° 2386), puis à celui publié à l'occasion de la vente de la bibliothèque en 1728 (*Bibliotheca Colbertina: seu catalogus librorum bibliothecae, quae fuit primum ill. V. D. J. B. Colbert*, Paris, G. Martin et F. Montallant, 1728, 3 vol., t. I, p. 242), et enfin à la vente de La Haye en 1764 (*Catalogue d'une bibliothèque incomparable, composée de Livres anciens & modernes, choisies & Curieux, en toutes sortes de Facultés & de Langues, […] laquelle sera vendue publiquement à La Haye, Lundi le 8 octobre 1764 & jours suivans*, La Haye, M. F. L. Varon et J. Gaillard, 1764, p. 45, n° 280 : « *F. Salinae, de Musica […] Ex Bibliotheca Colbertina. Ligatura Gallica Compact & Daureat* ») où il côtoie les in-folio de Vanneo-Rossetti (*Recanetum de Musica aurea*, 1533) Zarlino (*Institutioni e dimostrationi*, éd. 1602 et *Tutte l'opere*, 1589) et Kircher (*Phonurgia nova*, 1673 ; *Musurgia universalis*, 1650).

[91] « À un zele également vif pour le progrès des Sciences & pour la gloire de son maître, M. Colbert joignoit une passion extraordinaire pour les livres : il commençoit alors à fonder cette célebre bibliotheque, jusqu'à ces derniers tems la rivale de la bibliotheque du Roi : mais l'attention qu'il eut aux intérêts de l'une, ne l'empêcha pas de veiller aux intérêts de l'autre » (article « Bibliothèque », dans Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert [éd.], *L'Encyclopédie, Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, Briasson/David/Le Breton/Durand, 1752, t. II, p. 228-240, ici p. 238).

l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, couvent où lui-même avait longtemps résidé dans l'entourage de son oncle cardinal[92] (ill. 20, 21).

Les canaux de transmission provinciaux

Mais la toile de la République des lettres s'étend également aux provinces du royaume, où riches particuliers et institutions religieuses en viennent à acquérir, conserver et transmettre l'ouvrage tout au long du XVIIe siècle. Ils suivent en cela des critères de sélection aussi scientifiques qu'idéologiques, qui témoignent des fortes affinités entre parlements (cours de justice) et institutions ecclésiastiques locales.

Angoulême à l'Ouest, Tours au centre, et Dijon à l'Est devaient servir de réceptacles privilégiés aux recherches de l'abbé Salinas. Le *De Musica* y ornait les bibliothèques de gentilshommes et de bourgeois lettrés en quête de loisir érudit, s'adonnant à une pratique musicale parfois poussée, et à qui l'ouvrage était tout destiné. Jacques du Poirier de la Ramée, possesseur depuis 1683 du *De Musica* actuellement conservé à Oxford, entretenait à Tours sa bibliothèque de savant médecin, riche d'antiquités et d'éditions humanistes qui traversèrent ainsi les premières décennies du XVIIIe siècle[93].

Mais il s'agit là d'une acquisition bien tardive au regard de celle qu'en fit Gabriel de La Charlonye (c. 1570-1646), juge-prévôt d'Angoulême, polygraphe (auteur de recensions géographiques et historiques), musicien (compositeur, luthiste élève de Jacob le Polonois, protecteur de Guillaume de Bouzignac), et chevalier chrétien de la *Respublica litteraria*, en lien étroit avec les Minimes et les Jésuites[94]. Il déclare en 1634, dans sa correspondance avec Mersenne, avoir lu Salinas « il y a fort longtemps » (peut-être au tout début du siècle) et avoir conservé son traité « en [s]a bibliothèque »[95]. À sa mort en 1646, il lèguera ce volume, avec le reste de sa bibliothèque, aux pères jésuites d'Angoulême, alors aux commandes du collège Saint-Louis de la même ville, en échange de leur engagement à faire chanter à Pâques son motet à la Vierge. Dans son testament, il estime ses livres comme étant « les meubles que je chéris le plus entre ceulx quy sont dans maditte maison », et confie sa prédilection pour la « noble » science de musique en ces termes :

> combien que je feusse agitté d'une multitude d'affaires tant domestiques que publiques en l'exercice de la […] charge de juge prévost, ce néanlmoings j'aurois tousjours fait estat de ceste noble partie de mathématique, comme estant un don de Dieu, à l'imitation de Boëce et aultres grands personnages quy en avoient fait imprimer des livres entiers[96].

---

[92] Comme le montre sur la page de titre l'ex-legato imprimé, daté de 1718 (« *Ex bibliotheca illustrissimi Johannis d'Estrées, Cameracensis Archiepiscopi designati, quam Monasterio S. Germani a Pratis legavit anno 1718* »), ainsi que l'ex-libris manuscrit de la bibliothèque attachée à cette abbaye (« *Ex libris Sancti Germani a Pratis* »). Voir Alfred Franklin, *Les anciennes bibliothèques de Paris : églises, monastères, collèges, etc.*, Paris, Imprimerie impériale, 1870, p. 114.

[93] L'exemplaire de la Bodleian Library d'Oxford ([W] Tenbury d.5) présente en page de titre l'ex-libris de du Poirier (« *J[aco]bus du Poirier Turonensis Ambacianus doct. Med. Turonis 1683* »), dont la bibliothèque fut vendue à Londres en 1727 (*Amplissimi viri Dom. du Poirier, domini de la Ramée, medici clarissimi Turonensis, ac serenissimo Ludovico XV, Galliarum Regi, à consiliis, &c : A catalogue of the library of the most famous James du Poirier, Sieur de la Ramée, physician at Tours, and counsellor to the King of France*, Londres, Woodman et Lyon, 1727). Sur ce personnage, voir Vitalien Laurent, « Un helléniste méconnu : Jacques Du Poirier, médecin tourangeau », dans V. Laurent (éd.), *La Vita retractata et les miracles posthumes de saint Pierre d'Atroa*, Bruxelles, Société des Bollandistes, 1958, p. 55-65.

[94] Sur Gabriel de la Charlonye, voir Henri Quittard, « Un musicien oublié du XVIIe siècle français : G. Bouzignac », *Sammelbände der Internationalen Musikgesellschaft*, 6e année, vol. 3 (1905), p. 356-417 ; et Brigitte Van Wymeersch, « Gabriel de la Charlonye, un intellectuel "de province" durant les guerres de religion », *Albineana : cahiers d'Aubigné*, vol. 33 (2021), à paraître.

[95] Lettre de Gabriel de la Charlonye à Marin Mersenne (30 juillet 1634), dans *Correspondance du P. Marin Mersenne…, op.cit.*, t. III, lettre 365, p. 272-273.

[96] « Testament de Gabriel de la Charlonye juge-prévôt honoraire de la ville et chatellenie d'Angoulême (11 septembre 1646) », dans G. Babinet de Rencogne (éd.), *Le Trésor des pièces angoumoisines inédites ou rares, publié sous les auspices et par les soins de la Société archéologique et historique de la Charente*, Angoulême, F. Goumard, 1867, t. II, p. 273.

Parmi ces « grands personnages », Salinas figurait aux côtés de Zarlino, dont on sait que les *Sopplimenti* de 1588 étaient également présents dans ses rayonnages.[97] Bien qu'il ne soit possible de localiser ni l'un ni l'autre de ces ouvrages dans les catalogues[98], la figure de La Charlonye dessine bien pour le traité de Salinas un cadre de réception très spécifique : celui d'une aristocratie parlementaire en lien avec les Jésuites, et qui se consacre à l'art musical entendu non seulement comme une pratique, mais également comme un objet scientifique.

À Dijon, capitale du Duché de Bourgogne en contact direct avec les possessions franc-comtoises des Habsbourg, et fief des Tabourot (famille proche de la Ligue et des jésuites, et qui comptait parmi ses membres l'auteur de l'*Orchésographie*), on voyait aussi fleurir la dynastie des Fleutelot, « une famille parlementaire de Bourgogne qui s'était élevée, depuis la petite bourgeoisie, jusqu'au sommet de la hiérarchie bourguignonne, en passant par la mairie et la magistrature »[99] et dont l'un des membres hérite de l'ouvrage au cours de la deuxième moitié du siècle[100]. Ce « Monsieur Fleutelot », conseiller au parlement de Dijon à partir de 1653, et proche du Père Claude Perry[101] (professeur d'Humanité et de Rhétorique au Collège des jésuites), était célébré soit en grec comme un « *biblophíltatos* », soit en latin pour son « *amor librorum* », pour avoir réuni durant quarante années une riche collection de livres[102]. Il nous est impossible de vérifier s'il avait ou non acquis l'ouvrage par l'entremise des Tabourot. En 1693, l'année suivant le décès de Fleutelot, le père cistercien Claude Petit rachètera six milles de ces volumes, dont le *De Musica*, au profit du couvent de la Ferté-sur-Grosne, qui assurera sa sauvegarde jusqu'en 1792[103] ; bien que signalé au catalogue de la bibliothèque municipale de Chalon-sur-Saône, il reste toutefois introuvable à ce jour.

À Toulouse, directement reliée à la Castille (à Burgos par son pastel, et à Salamanque par sa faculté de droit), chacune des institutions ecclésiastiques emblématiques de la ville, le Collège royal des jésuites et le couvent des Minimes, se verra dotée d'un exemplaire du traité, en l'espace d'un siècle. Cependant,

---

[97] *Id*., Introduction, p. 255-262. Selon Henri Quittard (art. cit., p. 365), « quelques-uns des livres de la Charlonye sont encore conservés à la bibliothèque d'Angoulême, entre autres : *Supplimenti musicali del rev. M. Gioseffo Zarlino da Chioggia*... (Venise, Francesco de Franceschi, 1588, pet. in fo) ».

[98] Émile Biais, *Catalogue du « Fonds charentais », avec notes bio-bibliographiques*, Angoulême, Imprimerie, charentaise, 1909.

[99] Charles Vincens, *Journal manuscrit d'un voyage de Dijon en Provence par M. Fleutelot en l'année 1719*, Marseille, Typographie et lithographie Barlatier, 1905, p. 3. Il descendait de Jehan Fleutelot procureur syndic aux Etats de Bourgogne, mort avant 1589, dont le cousin fut élu vicomte maïeur de Dijon au plus fort de la Ligue en 1594, et ennobli simultanément par Henri IV, qui lui octroie une charge de président à la Chambre des Comptes de Bourgogne « pour le récompenser des services qu'il avait rendus au péril de sa vie lors de la reddition de la ville en l'obéissance du Roy » (*id*., p. 4).

[100] *Bibliothèque de feu Monsieur Fleutelot, Conseiller au parlement de Dijon*, Paris, André Pralard, 1693, p. 163. Parmi les *Mathematici*, Salinas est le seul musicien en in-folio, seulement accompagné de quelques éditions des antiques grecs en in-quarto (les *Antiquae Musicae Autores Septem* de Meibom, le *Ptolemaei harmonia* de Wallis) et d'un seul autre moderne, Vincenzo Chiavelloni (*Discorsi della Musica*, Rome, 1668).

[101] Auteur d'une « Ode Latine à M. Fleutelot, sur sa Bibliothèque », cataloguée dans Philibert Papillon, *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, Dijon, Philippe Marteret, 1742, 2 vol., t. II, p. 145 ; la bibliothèque de Perry contenait quant à elle les œuvres d'Etienne et de Jean Tabourot (*id*., p. 300-303).

[102] « *Illustrisimus quippe Senator, qui eos per quadraginta annorum spatium magno studio ac labore collegit, tanto amore librorum tenebatur, ut omnium qui huic operi incubuerunt, merito* [Biblophíltatos] *censeri debeat* » (*Bibliothèque de feu Monsieur Fleutelot…*, *op. cit.*, Préface, n. p.). Moins flatteuses, les notes secrètes de Bouchu sur les magistrats de province, rédigées en 1663 à l'intention de Colbert, le décrivent comme « d'esprit médiocre, faisant profession d'aymer les livres, quoyque d'une capacité commune » (Claude Bouchu, « Notes secrètes sur le personnel de tous les parlements et cours des comptes du royaume, envoyées par Claude Bouchu [intendant de Bourgogne] à Jean-Baptiste Colbert [ministre d'Etat], datées de la fin 1663 », dans Georges-Bernard Depping [éd.], *Correspondance administrative sous le règne de Louis XIV, recueillie et mise en ordre par G. B. Depping*, Paris, Imprimerie nationale, 1851, 4 vol., t. II, p. 105-110, ici p. 108).

[103] L'ouvrage (« *Fr. Salina de musica Salmanticae*, 1577 ») apparaît au *Catalogue de la bibliothèque de l'abbaye de la Ferté* (Chaumont, Bibliothèque municipale, m. 245 [150], n. p.), dressé au début XVIIIe siècle, où il est classé parmi les « *Phisici & Metaphisici, in-folio* / *Musica* ».

l'origine de ces volumes ne saurait faire l'objet que de conjectures. Les jésuites du Collège royal, installés depuis 1567 à l'hôtel de Bernuy, exerçaient leur zèle réformateur dans les domaines de la pédagogie et de la paraliturgie. Les catalogues d'imprimés de la bibliothèque ayant disparu, il est difficile d'estimer à quel moment ils firent l'acquisition du traité de Salinas, muni de l'étiquette dentelée caractéristique de cette collection. Mais il est possible que l'influence de ses thèses se soit tôt faite sentir parmi les précepteurs en charge d'appliquer le plan d'études (ou *Ratio studiorum*) de la Compagnie : ils pouvaient notamment trouver, dans les trois derniers livres du traité, une fructueuse présentation musicale de la métrique latine, ainsi que des principes efficaces de contrafacture hymnographique.

Bientôt, les minimes du couvent Saint-Roch de cette même ville développèrent une bibliothèque concurrente de celle des jésuites, abritant elle aussi un volume du *De Musica* (dans l'édition de 1592), aujourd'hui conservé à l'École de Médecine de Montpellier[104]. Son entrée au catalogue, même si elle ne semble pas effective avant 1670, a dû être bien préparée en amont : dès 1628, le père d'Aguts, doyen de cette communauté et bibliothécaire, manifestait déjà dans sa correspondance avec Marin Mersenne un intérêt personnel pour le traité, comme pour les autres productions de son auteur, dont il alla s'enquérir exprès à la bibliothèque de l'Escorial[105]. Quant au père Maignan, enseignant à Rome dans les années 1630 et correspondant d'Athanasius Kircher (qui cite Salinas dans sa *Musurgia Universalis*), il aurait pu lui aussi contribuer à conserver et perpétuer l'héritage scientifique du maître espagnol dans la capitale du Languedoc.

Enfin, il ne faut pas écarter l'hypothèse d'un rôle joué dans cette double réception toulousaine par le mathématicien Pierre de Fermat (mort en 1665), commissaire aux requêtes du parlement de Toulouse à partir de 1631, correspondant de Mersenne et Descartes à partir de 1636, et principal animateur de la vie académique toulousaine au milieu du siècle

La conservation de l'héritage salinien au siècle des Lumières

Après cette période où l'autorité acquise par Salinas semble maximale en France, consacrée en 1674 par une notice biographique de Louis Moreri dans son *Grand Dictionnaire*[106], l'intérêt pour le *De Musica* perd en intensité, à mesure que les mécanismes critiques prennent le dessus sur les paradigmes hérités du passé. Le point culminant de cette réception coïncide en effet avec une rupture épistémologique majeure, en partie encouragée par la méthode salinienne elle-même : l'avènement de la « nouvelle science » mathématique et expérimentale prônée par Galilée, Descartes et Mersenne, et avec elle, le début d'un déclin de l'érudition humaniste en langue latine, déclin préparé par le privilège scientifique déjà accordé à la langue française par ces deux derniers auteurs. Ce moment correspond à celui de la « crise de la conscience européenne » reconstituée par l'historien Paul Hazard[107], à laquelle participait la déperdition de la culture humaniste renaissante. Selon les mots de Marc Fumaroli,

> Cette chute du prestige du latin humaniste en France sous Louis XIV entraîna avec elle une métamorphose de la République des Lettres. Une République française des Lettres, celle des Lumières, commence, avec

[104] Absent du premier catalogue rédigé par Pierre d'Aguts vers 1647 (*Index authorum bibliothecae Spondanae*, Toulouse, Bibliothèque municipale, ms 885), l'ouvrage est présent dans le second (1670-1754), à la rubrique des *Mathematici*, qui ne présente pas d'autres ouvrages de théorie musicale (*Catalogus librorum bibliothecae Minimo-Spondanae* [1670-1754], Toulouse, Bibliothèque municipale, ms. 887, f. 262v : « *Francisci Salinae de Musica. Apud haeredis Cornelii Bonardi. Salamantic 1592* »).

[105] Le père Pierre d'Aguts, doyen de cette communauté, se ferait le correspondant de Mersenne en 1628, lors d'un voyage en Espagne où il se mettrait en quête d'informations sur les ouvrages perdus de Francisco de Salinas. *Correspondance du P. Marin Mersenne…, op.cit.*, t. I, p. 144, lettre 119 de Pierre d'Agutz à Mersenne (1er décembre 1628).

[106] Louis Moreri, *Le Grand Dictionnaire Historique ou le Melange curieux de l'Histoire sacrée et profane* (1674), Lyon, Jean Girin et Barthélémy Rivière et Paris, Denis Thierry, 1683 (3e éd.), 3 vol. t. II, p. 1088-1089.

[107] Paul Hazard, *La crise de la conscience européenne*, Paris, Arthème Fayard, 1961.

des citoyens beaucoup plus nombreux, à remplacer celle de la Renaissance, dont les origines remontaient à Pétrarque[108].

Cependant, l'héritage de Salinas perdure jusqu'au siècle des Lumières, et les canaux de transmission français et hollandais empruntés par le *De Musica* au cours de sa première diffusion continuent d'assurer à l'ouvrage une valeur due tant à sa rareté, qu'à son antiquité croissante. À la Haye, la *Bibliotheca Zuylichemiana* aux mains de Constantijn Huygens Jr. depuis 1687 permettait à son frère Christiaan de consulter l'exemplaire déniché en Espagne par Sébastien Chièze, et de citer Salinas dans ses travaux de 1691 sur le « cycle harmonique »[109]. Est-ce à l'occasion de la vente aux enchères ~~l'auction~~ de cette collection, en 1701, que Simon Emtinck (1676-c. 1753), seigneur de Noordwijkerhout[110], fit à son tour l'acquisition d'une édition de 1577 ? Quoiqu'il en soit, l'ouvrage réapparaît à Amsterdam en 1753, au catalogue de vente du fonds Emtinck, exceptionnel par sa richesse, et qui présente de grandes parentés avec la collection musicale des Huygens[111]. Il y est entouré non seulement de son contemporain Zarlino et des grecs anciens dans leurs éditions modernes, mais aussi des savants auteurs qui ont relayé ou critiqué le contenu du *De Musica* au cours du XVIIe siècle, en premier lieu de Mersenne, mais aussi de Kircher, Doni, Descartes et Ban. En 1727, c'est au tour de la collection du médecin tourangeau Jacques du Poirier d'être dispersée au cours d'une vente à Londres, une collection qui, outre une série importante de manuscrits grecs et latins, contenait depuis 1683 le *De Musica* de Salinas ; l'ouvrage gagnera par ce biais, en 1837, la bibliothèque du musicien et éditeur Joseph Warren (1804-1881)[112]. Enfin, la vente tenue à La Haye en 1764 et rassemblant des fonds « recueillis des plus belles Bibliothèques, Délaissées par Feu les Savans & Renommés Messieurs de Westphalen, Meyerus, Chiflets, Butkens, Le Roy &c.[113] », qui contient l'exemplaire de la Bibliothèque colbertine déjà vendu en 1728 par Charles-Léonor Colbert, confirme que l'axe France/Pays-Bas/Angleterre demeurait central dans la mise à disposition de l'ouvrage.

À l'heure où s'éteignent les transmissions générationnelles des grandes bibliothèques du XVIIe siècle, comme celle des Huygens ou celle des Colbert, certaines bibliothèques conventuelles prennent le relais, sur le territoire français, de leur conservation. Par ailleurs, grâce à ces institutions, les mécanismes de prêt et de consultation perdurent et s'étendent à un public plus large, tout en impliquant une utilisation plus anonyme du texte. De fait, plus les legs se réalisent entre possesseurs privés et bibliothèques académiques ou conventuelles, plus le respect matériel pour l'ouvrage augmente, et plus les traces d'usage se font rares. Cependant, un volume semble porter la trace d'un emprunt exceptionnel réalisé auprès de la bibliothèque de l'abbaye royale Sainte-Geneviève qui, comme celle de Saint-Germain-des-Prés (elle aussi détentrice du volume), pratiquait depuis le début du XVIIIe siècle une ouverture semi-publique réduite à « des personnes connues qui souhaitent prendre communication des Livres qui leur manquent[114] ». L'exemplaire ayant appartenu à Jean Ballesdens, conservé au couvent Sainte-Geneviève

---

[108] M. Fumaroli, *La République des Lettres*, *op. cit.*, p. 64.

[109] C. Huygens, *« Le cycle harmonique» (Rotterdam 1691)…*, *op. cit.* ; voir R. Rasch, « Music in Spain… », art. cit., p. 118, n. 75-78.

[110] Abraham Jacob Van der Aa, *Biographisch Woordenboek der Nederlanden*, Harlem, J. J. van Brederode, 1859, 21 vol., t. V, p. 137.

[111] *Bibliotheca Emtinckiana sive catalogus librorum in omni facultate et scientarum genere quos magno labore, judico et sumptu collegit et reliquit, vir praestantissimus M. Simon Emtinck, toparcha in Noordwykerhout […] Horum publica distractio fiet in aedibus op de Heere-gragt by de Warmoes-gragt, over het Blaauhuis, mensibus junii et julii 1753*, Amsterdam, Veuve de Salomon Schouten, 1753, 2 vol., t. II, p. 277, n° 243.

[112] Il s'agit de l'exemplaire déjà cité de la Bodleian Library à Oxford ([W] Tenbury d.5).

[113] *Catalogue d'une bibliothèque incomparable, composée de Livres anciens & modernes, choisies & Curieux, en toutes sortes de Facultés & de Langues, […] laquelle sera vendue publiquement à La Haye, Lundi le 8 octobre 1764 & jours suivans*, La Haye, M. F. L. Varon et J. Gaillard, 1764, p. 45, n° 280 (« *F. Salinae, de Musica […] Ex Bibliotheca Colbertina. Ligatura Gallica Compact & Daureat* »).

[114] « La Bibliotheque de l'Abbayie Royale de Sainte-Genevieve n'est gueres moins considérable [que celle de Saint-Germain-des-Prés] en Livres imprimez ; & l'on y observe, comme dans la précedente, de l'ouvrir tous les jours à certaines heures pour recevoir les personnes connues, qui souhaitent prendre communication des Livres

depuis 1694, porte en effet l'autographe d'un certain « Demotz », pour lequel il est permis de fournir une hypothèse d'attribution. Les notices biographiques connaissent en effet un Jean-François Demoz de La Salle (c. 1681-c. 1746), abbé érudit engagé dans la rationalisation de la pastorale chrétienne et promoteur d'une « nouvelle méthode d'écrire la musique »[115], dans la lignée des essais de Mersenne, et non moins directement peut-être de l'hymnographie raisonnée et « naturelle » proposée par Salinas aux trois derniers livres du traité de 1577. Faut-il voir dans la seconde date (1734), ajoutée à l'ex-libris de l'abbaye Sainte-Geneviève, la marque d'une rétrocession de l'ouvrage, postérieure aux principales publications de Demoz ? L'emprunt signé de sa main perpétuait en tous cas les gestes de consultation et de marquage qui entouraient l'ouvrage un siècle auparavant, tout en témoignant de la continuité de la réception de la théorie néo-augustinienne du rythme, depuis la fin du XVIe siècle jusqu'à l'âge des Lumières. Les faux-bourdons en notation simplifiée publiés par Demoz furent ainsi exportés par les missionnaires jésuites jusqu'en Nouvelle-France, chez les amérindiens Abénaquis[116], comme une lointaine répercussion des stratégies pastorales déjà impliquées dans l'édition de 1577 du *De Musica*.

***

La rareté du *De Musica* de Salinas est un thème récurrent dans les documents que nous avons parcourus : le père d'Aguts s'étonne en 1628 du peu d'exemplaires qu'on lui montre en terre espagnole ; Constantijn Huygens s'échine à le chercher aux quatres coins de l'Europe en 1672-1673, et se scandalise de l'oubli dont il souffre dans sa terre natale ; en 1768, le *Dictionnaire […] des livres rares, singuliers, estimés et recherchés en tous genres* d'Osmont le donne encore pour un ouvrage « excellent […] & qui n'est pas aisé à trouver[117] ». Cependant, s'il a sans doute manqué à sa diffusion le prestige et l'impact économique d'une édition anversoise promise à l'origine par Arias Montano chez Christophe Plantin, l'édition salmantine de Matias Gast était aussi superbe que pouvait le souhaiter son auteur, et plusieurs canaux de transmission pouvaient permettre de satisfaire l'appétit qu'il suscitait. Jouissant du rayonnement européen de l'Université de Salamanque, par sa diffusion progressive en France et en Hollande dans les cercles académiques les plus en pointe (Académie du Palais, bibliothèque De Thou, *Academia Puteana*, *Academia Parisiensis*, *Academia Leydensis*, Académie française, Académie des sciences), ainsi que dans les bibliothèques de magistrats provinciaux (à Angoulême, Tours ou Dijon) comme dans les nouveaux établissements d'instruction ou de recherche règlementés par les congrégations les plus actives de la période post-tridentine (minimes de Paris et de Toulouse, collèges jésuites de Dijon, d'Angoulême et de Toulouse), l'œuvre atteint, au cours des décennies suivant sa parution, le public auquel elle était par nature promise.

---

qui leur manquent » (Jean du Castre d'Auvigny *Histoire de la ville de Paris*, Paris, Guillaume Desprez, 1735, 5 vol., t. V, p. 488). À ce sujet, A. Franklin (*Les anciennes bibliothèques…*, *op. cit.*, p. 79) cite également un *Guide dans Paris* (dans *Le voyageur fidèle*, etc. 1716) rendant ce témoignage : « Le bibliotéquaire [*sic*] est fort affable, et en permet volontiers l'entrée aux honnêtes gens qui la lui demandent. »

[115] Jean-François Demoz de La Salle, *Breviaire romain noté selon un nouveau systême de chant, Très-court, très-facile & très-sûr*, Paris, Gabriel-François Quillau fils, 1727 ; *Méthode de plein chant selon un nouveau systême, Très court, très facile & très-sûr. Approuvé par Messieurs de l'Académie Royale des Sciences, & par les plus habiles Musiciens de Paris*, Paris, G. F. Quillau, 1728. Sur Demoz, voir Pierre M. Conlon (éd.), *Le Siècle des Lumières : bibliographie chronologique*, Genève, Droz, 1983-2009, 32 vol., t. V, *1743-1747* (1987), p. 207 ; et Xavier Bisaro, « Methode de plein chant selon un nouveau système (1728) », *Cantus Scholarum*, https://www.cantus-scholarum.univ-tours.fr/ressources/sources/methodes-faciles-de-plain-chant/methode-1728/, publié le 26 mai 2015, consulté le 21 mai 2021.

[116] Paul-André Dubois, « Lecture solfégique et tradition orale dans quelques missions de la Nouvelle-France », *Rabaska*, vol. 5 (2007), p. 7–35, ici p. 21-22, https://doi.org/10.7202/019014ar, consulté le 19 mai 2021. Dubois rapporte que les faux-bourdons copiés par le père Claude-François Virot à destination des missions des Abénaquis proviennent de l'ouvrage de l'abbé J.-F. Demoz de La Salle, *Bréviaire romain…*, *op. cit.*, p. 26 ; la version musicale d'origine, en notation ordinaire, provient des *Airs sprirituels des meilleurs autheurs, livre second*, Paris, Christophe Ballard, 1701, p. 47.

[117] Jean-Baptiste Osmont, *Dictionnaire typographique, historique et critique des livres rares, singuliers, estimés et recherches en tous genres*, Paris, J. Lacombe, 1768, 2 vol., t. I, p. 175.

C'est que cette rareté était compatible avec les usages d'une élite de l'écrit organisée en réseau interactif, comme la consultation en bibliothèque, le prêt, la copie ou la simple citation, et il n'est pas surprenant que le dialogue avec la source (annotations, renvois, éloges, réfutations) ait connu un point culminant, en France comme en Hollande au milieu du XVIIe siècle, dans le réseau des correspondants de Mersenne et de Descartes. Les *marginalia* au traité, tout comme les renvois à l'ouvrage de Salinas insérés dans les nouvelles publications scientifiques par Mersenne et ses contemporains, illustrent bien le travail cumulatif, vérificatif et correctif mené par les citoyens de la République des Lettres sur les œuvres des *viri illustri* du siècle précédent. Tous ces savants, plus ou moins musiciens, intégrés au réseau d'échange et de discussion de la République des Lettres, entraient ainsi en controverse, par l'intermédiaire des marges du texte salinien, simultanément avec leur aîné espagnol et avec leurs contemporains européens. L'éloge de l'auteur et la réfutation de ses démonstrations, la possession de l'ouvrage et la mise à l'épreuve de son contenu apparaissent comme les multiples faces d'un même mouvement collectif de transmission et de constitution du savoir : le citoyen élu de la République des Lettres est par nature destiné à voir ses travaux dépassés par ceux de ses propres lecteurs, qui sont aussi ses électeurs. Un an après l'*Harmonie universelle* de Marin Mersenne, René Descartes énoncera à la fin de son *Discours de la méthode* une perspective de transmission similaire : « que les derniers commençant où les premiers auraient achevé, et ainsi joignant les vies et les travaux de plusieurs, nous allassions tous ensemble beaucoup plus loin que chacun en particulier ne saurait faire[118]. »

La perpétuation de l'héritage salinien à partir de la fin du XVIIe siècle, si elle subit les mêmes assauts que l'ensemble du patrimoine classique, dont l'autorité se trouve mise à mal par l'expansion des procédures critiques et l'avènement de la modernité scientifique, bénéficie néanmoins des mécanismes de conservation et de transmission mis en place par les générations précédentes. Ces mécanismes, en garantissant l'intégrité des contenus spécifiques à l'ouvrage, permettent encore à Christiaan Huygens de mener à nouveaux frais l'examen des théories de la consonance ou du tempérament développées par Salinas. Par ailleurs, si un Demoz de la Salle l'étudie encore en plein XVIIIe siècle, c'est que sa modélisation néo-augustinienne du rythme était toute destinée à rester au service d'une conception naturaliste du langage musical, qui légitimait depuis la Contre-réforme tous ses usages missionnaires. Ces canaux de transmission, que prolongeaient et vivifiaient les activités scientifiques ou pastorales de ces lecteurs, ouvraient ainsi la voie à un renouveau de l'intérêt pour Salinas à partir du début du XIXe siècle, un renouveau qui se ferait sentir précisément chez les pionniers de la musicographie moderne en France, comme Alexandre-Étienne Choron (1771-1834)[119] ou François-Joseph Fétis[120], et qui

[118] René Descartes, *Discours de la Méthode* (1637), nombreuses éditions, « Sixième partie » ; cité par M. Fumaroli, *La République des Lettres, op. cit.*, p. 120.

[119] Alexandre Choron renvoie à Salinas pour l'étude de la métrique musicale (Alexandre-Étienne Choron, *Principes de Composition des Ecoles d'Italie : Adoptés par le Gouvernement Français pour servir à l'instruction des Elèves des Maîtrises de Cathédrales : ouvrage classique formé de la réunion des modèles les plus parfaits en tout genre*, Paris, Le Duc, 1809, 3 vol., t. III, p. 4), et lui consacre une brève notice biographique dans son *Dictionnaire* (A.-É. Choron, « Salinas, François de », dans *Dictionnaire historique des musiciens artistes et amateurs, morts ou vivants qui se sont illustrés en une partie quelconque de la musique et des arts qui y sont relatifs [...] précédé d'un sommaire de l'histoire de la musique*, Paris, Valade, 1811, 2 vol., t. II [M – Z], p. 263).

[120] Fétis consacre à Salinas sa notice biographique la plus étendue depuis celle de Louis Moreri (François-Joseph Fétis, *Biographie universelle des musiciens et bibliographie générale de la musique* [1835], Paris, Firmin Didot, 1866, 8 vol., t. VIII, p. 26-28).

mènerait aux bibliothèques de musique ancienne de Jules Écorcheville[121] ou d'Alfred Cortot[122], dont la dispersion se poursuit encore de nos jours.

[121] Une note anonyme publiée à l'occasion de la vente de la collection de Jules Écorcheville en 1920 (26-29 mai, Salle Silvestre) cite l'avant-propos d'Henri Prunières au catalogue de vente : « La bibliothèque de M. Écorcheville a été formée en majeure partie entre 1897 et 1905, à une époque où les ouvrages de musique ancienne étaient encore peu recherchés […]. Parmi les pièces principales, outre le Boèce de 1492 et le Gafori de 1497, Glarean, Mersenne, Salinas, Zacconi, etc. » (« Nouvelles Musicologiques », *Bulletin de la Société française de musicologie*, vol. 2, n° 7 [1920], p. 89-90, ici p. 89).

[122] L'ouvrage est présent au premier catalogue de la bibliothèque de Cortot (Alfred Cortot, Frederik Goldbeck et Albert Fehr, *Catalogue de la Bibliothèque Alfred Cortot. Première partie. Théorie de la musique. Traités & autres ouvrages théoriques des XVe, XVIe, XVIIe & XVIIIe siècles*, [Argenteuil], [s.n.], 1936, n. p.). Le volume a pu être vendu en 1962 à Geneviève Thibault de Chambure, mais n'a en tous cas pas fait partie de sa dation après décès, effectuée en 1975 à la Bibliothèque nationale de France et au Conservatoire, où quatre exemplaires historiques étaient déjà disponibles ; il aurait donc été vendu à un particulier entre 1992 et 1997. Cet exemplaire a reparu en 2020 dans une librairie madrilène : il porte l'ex-libris d'Alfred Cortot sur le revers de la couverture, et ses initiales tamponnées sur la page de titre, qui comporte également un ex-libris à l'encre d'une graphie du XVIIe siècle que je n'ai pu déchiffrer, suivi de la mention manuscrite ancienne « *este libro se compro* ».